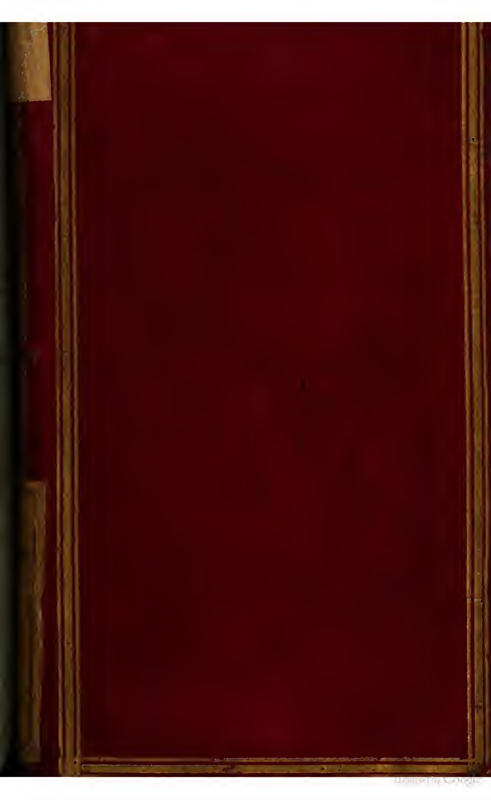
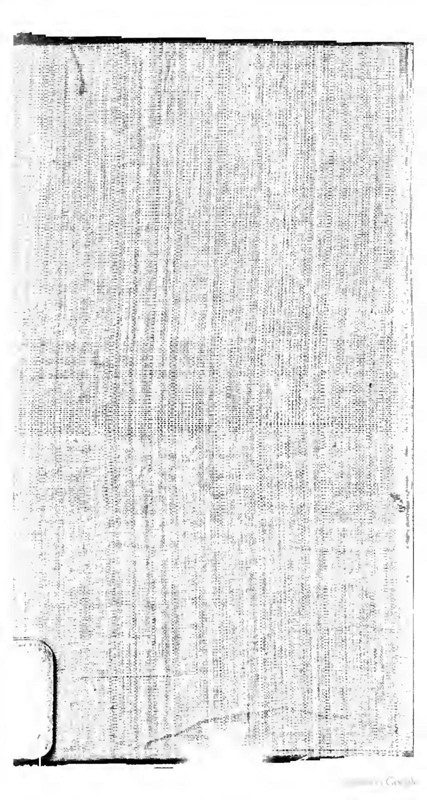
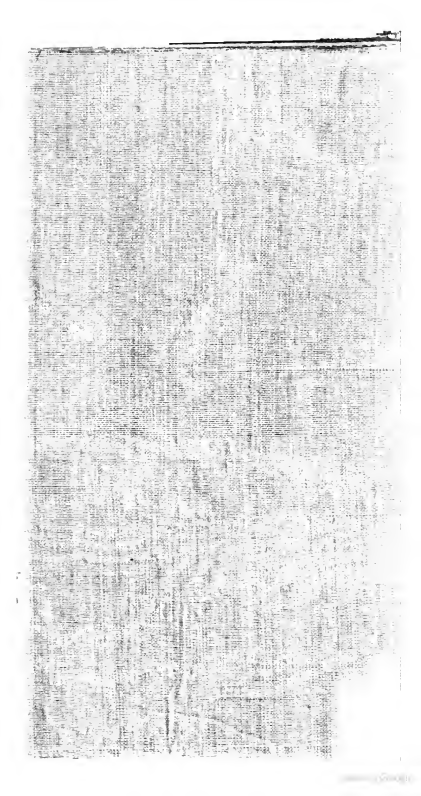
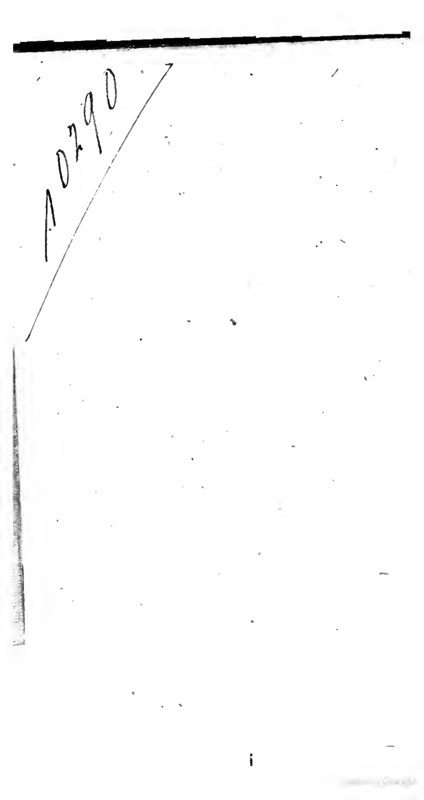
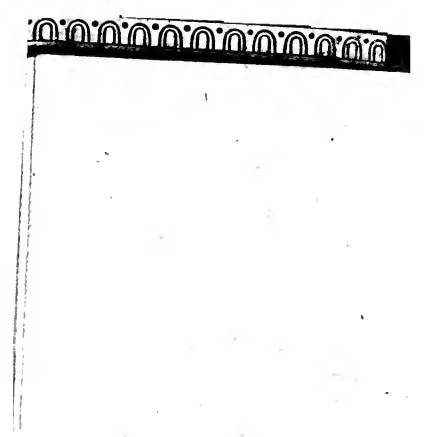







10290



ŒUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

A PARIS,

Chez Didot l'aîné, rue Pavée S. André;
De Bure, quai des Augustins;
Didot fils aîné = Jombert jeune,
rue Dauphine.

Frontispice

J. M. Queverdo Inv. Del. *Dambrun Sculp.*

tu longe ſequere, et veſtigia ſemper adora.

Stac. lib XII



NUMA POMPILIUS,

SECOND

ROI DE ROME.

PAR M. DE FLORIAN,

Capitaine de dragons, et Gentilhomme de S. A. S. Mgr le Duc de Penthievre; de l'académie de Madrid, etc.

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXVI.

A LA REINE.

NUMA fut le meilleur des rois;
Époux toujours amant de la belle Égérie,
Près de cette nymphe chérie
Il méditoit ses justes loix.

De leur tendresse mutuelle
Naissoit le bonheur des Romains;
Et dans leurs cœurs unis ils trouvoient le modele
Des vertus qu'ils vouloient enseigner aux humains.
De ces tendres époux je célebre la gloire :
REINE, votre nom seul assure mon succès;
De LOUIS, de VOUS, des François,
On croira que j'écris l'histoire.

NUMA POMPILIUS.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

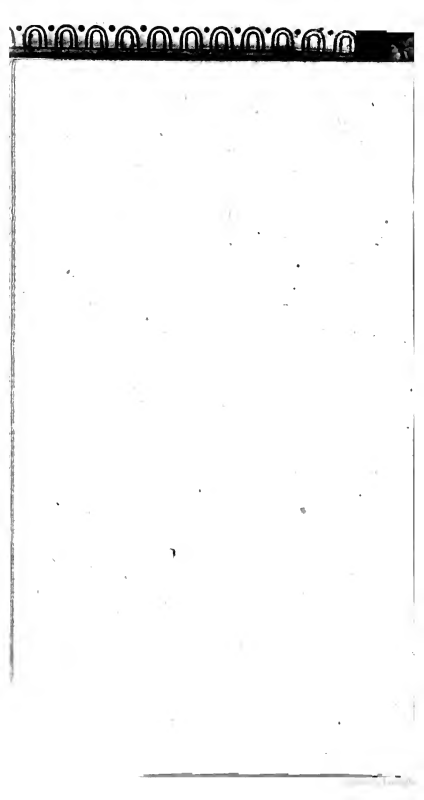
DU LIVRE PREMIER.

Tullus, grand-prêtre de Cérès, éleve Numa, qui passe pour son fils. Fête de Cérès. Tullus apprend à Numa qu'il est fils de Pompilius, prince du sang des rois sabins. Il lui raconte l'histoire de sa mere Pompilia; l'enlevement des Sabines; la mort de ses parents; la guerre des Romains et des Sabins; l'alliance des deux peuples; l'éducation de Numa dans le temple de Cérès, et l'ordre de cette déesse de l'envoyer à Rome. Numa descend au tombeau de sa mere. Il se prépare à partir. Conseils du pontife. Adieux de Tullus et de Numa.

F. M. Queverdo Inv. Del. 1785 *Dambrun Sculp.*

ils vous contemplent des champs elizées.





NUMA POMPILIUS.

LIVRE PREMIER.

Non loin de la ville de Cures, dans le pays des Sabins, au milieu d'une antique forêt, s'éleve un temple consacré à Cérès. Des ormes, des peupliers, aussi anciens que la terre, ombragent le faîte de l'édifice; le fleuve Curese, après avoir baigné ses murs, va serpenter dans les jardins de plusieurs maisons isolées, bâties autour de ce temple. Dans ces retraites sacrées, chaque prêtre de la déesse, avec sa femme et ses enfants, passe ses jours à la priere, au travail, ou dans le sein de la tendresse. Protégés par la divinité qu'ils honorent, nourris par la terre qu'ils cultivent, aimés de l'épouse qu'ils rendent heureuse, bénis de leurs enfants, en paix avec eux-

mêmes, ils jouissent doucement de la vie, sans craindre ni souhaiter la mort.

Le vénérable Tullus commandoit à ces prêtres. A l'âge de quatre-vingts ans, il exerçoit la souveraine sacrificature avec tout le zele d'un jeune homme, et toute l'indulgence d'un vieillard. Adoré de ceux qui vivoient avec lui, respecté de tous les autres, il n'étoit craint que des méchants. Favori des dieux, ami des hommes, rarement il prioit pour lui ; c'étoit toujours pour la veuve ou pour l'orphelin. Dès qu'un citoyen de Cures, dès qu'un habitant de la campagne éprouvoit quelque infortune, qu'un ménage étoit désuni, ou que la concorde n'étoit plus dans une famille, le pere, l'époux, l'enfant malheureux prenoit le chemin de la forêt sacrée : il venoit trouver Tullus : pour peu qu'il eût tardé, Tullus seroit allé le chercher. Tullus écoutoit ses longues

plaintes, ne se lassoit jamais de les entendre, l'encourageoit, le consoloit, lui prodiguoit des secours, des conseils. L'infortuné s'en retournoit, ou moins triste, ou moins à plaindre. Tullus, qui pensoit n'avoir rien fait, alloit se prosterner devant la déesse, et l'implorer pour ce malheureux.

Tullus n'avoit plus d'épouse ; il rassembloit toute sa tendresse sur son fils Numa. Le ciel sembloit vouloir récompenser les vertus du vieillard par les dons qu'il avoit prodigués au jeune homme. Numa touchoit à peine à sa seizieme année, et n'avoit, de son âge, que les graces et la douceur. Soumis à son pere, qu'il respectoit presque à l'égal de Cérès, enflammé du desir de lui ressembler, il étudioit la morale en regardant les actions de Tullus. Méditant sans cesse les préceptes de sa religion, il vouloit s'instruire encore des cérémonies du

culte. Les sacrifices, la priere, occupoient tous ses loisirs; sa tendresse pour Tullus, son amour pour l'étude, étoient ses seules passions; son ame, pure comme l'azur du ciel, ne distinguoit pas ses plaisirs de ses devoirs.

Le jour de la fête de Cérès étoit arrivé. Chez les Sabins, cette fête ne se célebre point comme à Éleusis: Tullus avoit supprimé tous ces mysteres cachés avec tant de soin, et si peu utiles au bonheur des hommes. La divinité, disoit-il, qui se montre par-tout à nous, qui se manifeste à chaque instant dans les merveilles éclatantes de la nature, peut-elle exiger tant de secrets, tant d'épreuves, pour se communiquer aux mortels? Doit-il être plus difficile de la remercier que de recevoir ses présents? Non: Cérès aime tous les hommes, puisqu'elle les nourrit tous. Le champ qu'elle couvre d'épis devient un temple pour le

laboureur; et l'on doit adorer par tout l'univers celle dont les bienfaits couvrent la terre.

D'après cette idée, Tullus, de concert avec son roi, a ordonné la fête de Cérès. Chaque année, avant de commencer la moisson, tous les laboureurs, parés de leurs plus beaux habits, se rassemblent dans la ville de Cures. C'est de là qu'ils partent pour aller au temple. Les joueurs de flûtes ouvrent la marche; ensuite viennent de jeunes vierges, portant sur leurs têtes, dans des corbeilles ornées de fleurs, des offrandes pures pour la déesse. Les enfants des laboureurs marchent après elles, vêtus de robes blanches, couronnés de bluets, conduisant le vorace animal qui se nourrit des fruits du chêne. Cette troupe nombreuse, fiere de garder la victime, veut affecter une gravité toujours dérangée par leur joie bruyante. Leurs

peres les suivent d'un pas tardif, en recommandant le silence, et pardonnant d'être mal obéis. Chacun d'eux porte dans ses mains une gerbe, prémices de sa moisson. Les princes, les guerriers, les magistrats, n'ont plus de rang dans ce grand jour, et cedent le pas, avec respect, à ceux qui les ont nourris.

Tullus et ses prêtres étoient venus les attendre à l'entrée du bois sacré. Le jeune Numa, couronné de narcisses, vêtu d'une robe de lin, marche à côté de Tullus. Il le regarde, il apperçoit des pleurs que le vieillard vouloit cacher. Plus affligé du chagrin de son pere, que s'il l'avoit ressenti lui-même, il n'ose, devant tant de témoins, et dans une cérémonie si auguste, se jetter dans ses bras pour lui demander le sujet de ses larmes; mais son silence, son air tendre et inquiet, expriment assez son agitation.

Numa, toujours si attentif, si recueilli dans les cérémonies religieuses, Numa ne voit plus que son pere, ne songe qu'à lui, oublie toutes ses fonctions; ses yeux, qui cherchent à pénétrer la cause des pleurs de Tullus, sont eux-mêmes obscurcis de larmes.

On arrive au temple. Tullus se prosterne devant la déesse; et lui présentant les prémices : Mere des humains, s'écrie-t-il, c'est toi qui fais croître ces gerbes, c'est ton pere Jupiter qui nous rend pieux et reconnoissants. Dieux immortels, nous vous offrons vos propres bienfaits. Ne rejettez pas nos offrandes; et que votre bonté suprême donne à nos champs l'abondance, à nos corps la force, à nos ames la vertu.

Après cette priere, Tullus répand l'orge sacrée sur la victime; il lui tourne la tête vers le ciel, l'immole,

et la fait consumer toute entiere.

Le sacrifice achevé, les laboureurs vont déposer leurs gerbes. Mes freres, leur dit Tullus, car vous êtes aussi prêtres de Cérès, ces dons appartiennent à la déesse, c'est-à-dire aux indigents. Les prêtres des dieux ne sont que les trésoriers des pauvres; vous en êtes les bienfaiteurs. Nommez donc le vieillard d'entre vous qui doit veiller avec moi, pendant le cours de cette année, au soulagement des infortunés: il est juste que je vous rende compte des biens que vous me remettez pour eux. Les laboureurs, qui connoissent tous la vertu de Tullus, refusent de lui donner un collegue; mais Tullus l'exige, et ce choix finit la cérémonie.

Numa brûloit d'impatience de se voir seul avec son pere. A peine Tullus est sorti du temple, que son tendre fils le serre dans ses bras. Mon

pere, lui dit-il, vous avez des peines, et je les ignore! Ah! je sens trop qu'à mon âge je ne puis espérer de les soulager : mais je peux du moins m'affliger avec vous ; et j'ai besoin de pleurer dès que je vois couler vos larmes. Mon cher fils, lui répond Tullus, car je ne renoncerai jamais à ce doux nom, je n'ai que trop de sujets d'en répandre : je vais me séparer de celui que j'aime plus que ma vie. Vous voulez m'abandonner? s'écria Numa tout tremblant. = Non, mon fils; non, mon cher fils : c'est toi, au contraire.... Il ne put achever, les sanglots lui couperent la voix. Il prit Numa par la main; il l'entraîna dans l'endroit le plus retiré de la forêt : là ils s'assirent sur le gazon, et le vieillard lui dit ces paroles :

Numa, vous n'êtes point mon fils..... A ces mots, une pâleur mortelle se répand sur le visage du jeune

homme, sa main tremble dans celle de Tullus. Le grand-prêtre s'en apperçoit, et, le serrant contre son sein, il se hâte d'ajouter : Va, je serai toujours ton pere ; ce nom m'est aussi cher qu'à toi. Mais apprends l'histoire de ta naissance, connois à quelles hautes destinées tu es appellé par le ciel.

Numa l'embrasse, et ne répond rien ; il écoute dans un profond silence, il baisse les yeux ; son air semble dire à Tullus : Rien ne pourra remplacer le bonheur d'être votre enfant.

Mon fils, reprend le grand-prêtre, vous devez le jour à Pompilius, prince du sang de nos rois, et que ses rares vertus rendoient cher aux dieux et aux hommes. La belle Pompilia, de l'antique race des Héraclides, étoit son épouse depuis dix ans. Rien ne manquoit à ce couple heureux que de voir naître un gage de leur tendre union : Pompilius le desiroit avec ar-

deur; la sensible Pompilia, qui ne formoit jamais de vœux dont son époux ne fût l'objet, Pompilia venoit tous les jours dans le temple se prosterner devant Cérès, baigner de larmes les marches de son autel, en demandant pour unique grace le bonheur d'avoir un fils.

Je la surpris dans le sanctuaire. Elle prioit avec tant de ferveur qu'elle ne m'apperçut pas; je l'entendis prononcer ces paroles: Bienfaisante Cérès, si ton pere Jupiter m'a destiné une longue vie, obtiens plutôt de lui que je périsse à la fleur de mon âge, mais que je laisse à mon époux un fruit de notre chaste amour. Oui, puissante immortelle, reprends tous les bienfaits que j'ai reçus, prive-moi de tous ceux que tu me destines, et donne-moi à leur place un enfant. Que j'entende ses vagissements, que je puisse le voir, le tenir dans mes bras,

le presser contre mon cœur, le couvrir de mes baisers, le présenter à mon époux tout baigné des larmes du bonheur! que j'expire alors; j'expirerai mere, j'aurai assez vécu. O Cérès, si tu entends mes vœux, si tu m'accordes un fils, je jure sur cet autel de te le consacrer, de lui apprendre à bénir ton nom aussitôt que sa langue pourra le prononcer, de le faire élever dans ce temple, où il te servira toute sa vie, où tu daigneras être sa mere, quand Pompilia ne sera plus.

Mes pleurs couloient en entendant cette priere. Je tombai à genoux auprès de Pompilia; et, joignant mes vœux aux siens, je suppliai la déesse de nous exaucer tous deux. Hélas! que ce bienfait fut payé cher!

Peu de temps après, Pompilia vint m'annoncer qu'elle étoit enceinte. Qui pourroit exprimer les transports de sa joie? ils approchoient du délire.

Huit lunes devoient encore se renouveller avant l'heureux instant qu'elle attendoit, et tout étoit déja prêt pour parer l'enfant qu'elle devoit avoir. Jalouse et glorieuse du titre de mere, elle eût voulu que tout ce qui devoit servir à son fils fût l'ouvrage de ses seules mains : elle défendoit à ses esclaves de partager avec elle le bonheur de travailler pour son fils. L'espérance de le nourrir doubloit sa joie de le voir naître; et la tendre Pompilia, ivre d'amour maternel, venoit plus souvent au temple pour remercier la déesse, qu'elle n'y étoit venue pour en obtenir l'objet de ses vœux.

Elle touchoit enfin à ce neuvieme mois desiré depuis si long-temps, lorsque ce Romulus, dont le nom ne vous est pas inconnu, fit répandre dans la Sabinie, que, pour consacrer sa ville de Rome, qui à peine étoit achevée, il vouloit célébrer des jeux en l'hon-

neur du dieu Consus. Vous savez, mon fils, combien ce dieu est en vénération parmi nous. Votre pieuse mere n'auroit pas laissé échapper une occasion d'honorer les immortels, elle voulut aller à ces jeux: le trop complaisant Pompilius l'y conduisit.

La plupart de nos Sabins suivirent Pompilius. Nos femmes, nos filles, coururent à Rome en habits de fête. Hélas! nos braves citoyens étoient loin de soupçonner le piege: ils n'avoient point d'armes. Ils entrent sans défiance dans le cirque, où Romulus présidoit sur un magnifique tribunal. Leurs épouses, leurs filles, prennent place à côté d'eux. Impatientes de voir le sacrifice, elles cherchent des yeux les victimes: c'étoient elles qui en devoient servir.

A un signal de leur roi, les Romains tirent leurs épées et ferment toutes les issues. Les Sabines alarmées se jettent

dans les bras de leurs peres, de leurs freres, de leurs époux; mais les farouches soldats de Romulus s'élancent au milieu de l'arene; et, le glaive à la main, les yeux ardents, menaçant les hommes, flattant les femmes, ils enlevent les Sabines, comme des loups affamés emportent des brebis tremblantes. Vainement ces infortunées jettent des cris perçants et demandent la mort; vainement nos citoyens furieux, oubliant qu'ils sont sans défense, se précipitent sur les ravisseurs, les saisissent, luttent avec eux, leur arrachent leurs épées, et rougissent la terre du sang romain: les Romains, plus nombreux, immolent ceux qui résistent, mettent en fuite tout le reste, vont cacher dans Rome leur proie; tandis que nos Sabins désolés, sanglants, couverts de blessures, accablés de douleur et de honte, reviennent à Cures annoncer cette affreuse nou-

velle et préparer la vengeance.

Dès le premier instant du tumulte, ton pere Pompilius, portant sa femme dans ses bras, avoit tenté de s'ouvrir un passage à travers les ravisseurs. Il touchoit à la porte du cirque, quand une cohorte romaine le poursuit, l'arrête, lui arrache son épouse. Pompilius jette un cri de rage et de désespoir. Il s'est bientôt saisi d'une épée; et les Romains qui l'entourent sont déja tombés sous ses coups : il court, il frappe, il est frappé. Mais il rejoint Pompilia; il immole son ravisseur; il reprend sa bien-aimée, la presse dans ses bras sanglants, la rassure, la console; et malgré les Romains furieux, malgré les traits dont on l'accable, il fuit au-delà du cirque, en embrassant ta malheureuse mere, en la rappellant à la vie, en se félicitant de l'avoir sauvée. Ainsi la lionne de Numidie, lorsqu'elle apperçoit de loin l'imprudent

chasseur qui lui emporte ses petits, furieuse, rugissante, l'œil plein de sang et de feu, s'élance sur l'infortuné qui abandonne en vain sa proie; elle l'atteint et le déchire, fait voler autour d'elle ses membres palpitants : mais, son courroux faisant aussitôt place à sa tendresse, elle court à ses lionceaux, les caresse, pousse des cris de joie, passe et repasse sur eux sa langue encore sanglante; et se couchant pour en être plus près, elle leur tend ses mamelles, tandis que ses muscles tremblent encore de la fureur qu'elle vient d'assouvir.

Tel étoit Pompilius. Malgré ses larges blessures, malgré son sang qui coule à gros bouillons, il arrive enfin dans ce temple. Il pose son doux fardeau au pied de l'autel de la déesse; il supplie Cérès de sauver, de défendre celle qu'il met sous sa garde ; sa priere achevée, épuisé de sang, de fa-

tigue, de douleur, il tombe sur le marbre, et expire.

Je fis aussitôt enlever ta mere. On la porta dans ma maison, où elle reprit ses sens. Sa premiere parole fut le nom de Pompilius : elle demande son époux, elle veut le voir, elle veut aller le chercher. En vain j'espere la calmer, et lui cacher la mort de ton pere, en l'assurant qu'il est prisonnier des Romains : les pleurs que je versois, ses pressentiments, tout lui dit que je la trompe. Elle pousse des cris douloureux ; elle rejette tout secours ; et, s'échappant de nos bras, elle veut aller expirer sur le corps de Pompilius.

Tant de secousses, tant d'émotions, précipitent l'instant où tu devois voir le jour. Les douleurs de l'enfantement la surprennent ; les cruelles Ilithyes l'accablent de tous leurs maux ; elle y succombe : et le moment où tu reçus la vie fut celui de la mort de ta mere.

A ces mots, Numa se jette dans le sein de Tullus. Le bon vieillard, qui sent ses cheveux blancs tout mouillés des larmes du jeune homme, s'interrompt pour pleurer avec lui.

Bientôt il reprend son récit : Je fis chercher une nourrice qui pût ranimer ta frêle existence; car tu semblois, en naissant, ne vouloir pas survivre à tes malheurs; tu poussois des cris lamentables, et ton visage livide sembloit annoncer ton trépas. La femme d'un laboureur, la bonne Amyclée, vint s'offrir; ses tendres soins, encore plus que son lait, te conserverent la vie.

Alors je m'occupai des funérailles de ta mere et de son époux. Je préparai un bûcher; je rassemblai les habitants de Cures et de nos campagnes : notre bon roi Tatius, vêtu de deuil, les conduisoit. Soldats, citoyens, laboureurs, tous pleuroient ton digne pere, tous faisoient des vœux pour

son fils. Le corps de Pompilius fut brûlé à côté de celui de son épouse. Je recueillis leurs cendres dans une urne d'argent; cette urne fut déposée sur un tombeau, dans l'endroit le plus secret du temple... Je le verrai, mon pere! s'écria Numa : je le verrai, ce tombeau! il me sera permis d'y pleurer, et de toucher cette urne si chere. Oui, mon fils, lui dit le grand-prêtre, nous y descendrons aujourd'hui.

La mort de tes parents fut vengée. Nos braves Sabins, indignés de l'outrage, prennent les armes, et, guidés par Tatius, ils marchent vers la ville parjure. Les lâches ravisseurs n'osent venir au-devant de notre armée, ils se renferment dans leurs murs. Tatius les assiege; bientôt, par un heureux hasard, il se rend maître de la citadelle. Romulus, forcé de combattre ou d'abandonner sa ville, vient présenter la bataille au pied de ce capitole qui doit,

dit-on, régner sur l'univers. Tatius l'accepte; et nos Sabins, brûlant de se baigner dans le sang de ces perfides, chargent les troupes romaines avec toute la force que la fureur peut ajouter au courage. Les ennemis sont rompus: mais Romulus les rallie; Romulus résiste seul aux Sabins. Il invoque à grands cris Jupiter Stator; et ce nom sacré et son exemple arrêtent ses guerriers mis en fuite. Les Romains chargent à leur tour; la honte enflamme leur courage; les lances se croisent, les boucliers se heurtent, l'horreur et le carnage augmentent, les combattants pressés ne peuvent avancer un pas qu'en marchant sur un ennemi.

La victoire, long-temps incertaine, penche enfin du côté de la justice. Notre vaillant roi Tatius, et son intrépide général Métius, percent une seconde fois le centre de l'armée ro-

maine. La terre est jonchée de morts : les Sabins vont être vainqueurs ; c'en est fait, dans un moment, de Rome et de Romulus, quand l'événement le plus imprévu vient nous arracher la victoire.

Les Sabines, ces mêmes femmes que les Romains avoient enlevées pendant les jeux consuels ; les Sabines, les cheveux épars, les yeux noyés de larmes, les bras tendus, poussant des cris lamentables, se précipitent au milieu des combattants. Les épées, les javelots teints de sang, le tumulte, le carnage, rien ne les effraie. Arrêtez ! s'écrient-elles ; arrêtez ! cessez une guerre plus impie que la guerre civile. Vous combattez pour nous, et chacun de vos coups nous rend veuves ou orphelines. Si vous nous aimez, vous qui nous donnâtes la vie, n'immolez pas nos époux ; et vous, qui nous avez juré une tendresse éternelle, épargnez

ceux qui donnerent le jour à vos épouses. Songez que nous portons dans notre sein les gages de votre réunion : Romains, vos femmes sont sabines ; Sabins, vos petits-fils seront romains. Cessez donc de vous égorger, vous qui n'êtes plus deux peuples, vous qui ne formez plus qu'une seule famille ; ou, si la soif du sang vous dévore, commencez par rompre, par détruire tous les liens qui doivent vous réunir : immolez vos filles et vos femmes, et sur leurs corps expirants achevez de vous égorger.

Ce spectacle, ces paroles, les pleurs, les cris des Sabines, chassent la colere de tous les cœurs. Les combattants s'arrêtent, se regardent, et sont surpris de ne plus se haïr. L'épée demeure levée sur celui qu'elle menaçoit ; le javelot reste suspendu ; la fleche tombe de l'arc qui se détend sans la lancer. Les Sabines se jettent sur

ces armes, et les enlevent sans effort à leurs peres, à leurs époux. Elles s'emparent de leurs mains, qu'elles couvrent de baisers et de larmes; elles lavent avec ces pleurs le sang dont ces mains sont souillées, elles parviennent à les joindre ensemble; alors chaque Sabine embrassant à la fois un Romain et un Sabin, elles rapprochent ainsi les visages des deux ennemis, et les forcent enfin à s'embrasser eux-mêmes.

Dès ce moment, plus de guerre, plus de vengeance. Les rois se parlent; ils conviennent que les deux peuples réunis n'en formeront désormais qu'un seul; que Tatius et Romulus, assis ensemble sur le même trône, partageront le souverain pouvoir. On jure la paix, on immole des victimes à Jupiter, au Soleil, à la Terre: les deux armées confondues se laissent conduire par les Sabines, entrent dans

Rome au milieu des acclamations, et paroissent plus fieres, plus glorieuses, d'avoir été vaincues par la tendresse, que si elles avoient triomphé par la fureur.

Cependant tu croissois sous mes yeux, et tu passois pour mon fils : je confirmois moi-même une erreur qui s'accordoit avec mes sentiments comme avec le vœu de ta mere. Dès l'âge de quatre ans tu me suivois dans le temple, revêtu de la robe d'initié; tu portois dans tes foibles mains le vase d'or où l'on met l'encens. Ta douceur, tes graces, enchantoient nos prêtres, qui m'envioient tous le bonheur de t'avoir donné le jour. Combien je l'ai desiré, ce bonheur! Depuis quinze ans, Numa, je ne tiens à la vie que pour te chérir; et quel que soit mon amour pour la vertu, si tu me vois la pratiquer avec zele, c'est dans l'espoir, mon cher fils, que les dieux t'en récompenseront.

Je recueillis bientôt le fruit des soins que j'avois pris de toi. Dès ta plus tendre enfance, tes qualités s'annoncerent. Jamais je n'avois besoin de t'inspirer un sentiment honnête : tous étoient nés dans ton cœur. Les principes de la morale se trouvoient gravés dans ton ame avant que je t'en eusse instruit; et la raison t'enseignoit tout ce que m'avoit appris l'expérience. S'il m'arrivoit, pour t'éprouver, de te faire une question que j'imaginois difficile; ta réponse étoit toujours plus claire, plus précise, que celle que j'avois préparée. Souvent, après avoir cru te donner une longue leçon de morale, tes courtes réflexions m'éclairoient; en finissant l'entretien, c'étoit ton maître qui s'étoit instruit. Tu connus toutes les sciences de nos philosophes étrusques, et tu me disois : O mon pere, que tout cela est peu de chose! et ce peu laisse encore des

doutes! La vertu seule est certaine; le livre en est avec nous, c'est notre cœur : consultons-le à chaque action de notre vie, suivons toujours ce qu'il nous dit, nous ne pouvons jamais nous égarer.

Je t'embrassois avec transport, et je n'osois te louer. Je craignois pour toi le vice qui dépare toutes les qualités, qui commence par les ternir, et finit presque toujours par les détruire: la vanité. O mon fils, prends-y garde pendant tout le cours de ta vie; souviens-toi bien que c'est elle qui fait le plus de mal aux vertus, puisqu'elle les empêche d'être aimables.

Je te voyois avec complaisance échapper à ce péril. Chaque jour tu devenois meilleur, et chaque jour plus modeste. Trompé par la voix publique, sur-tout par mon propre cœur, je me croyois ton pere; et je comptois abdiquer en ta faveur la souveraine

sacrificature : tous nos prêtres, tous nos citoyens, le prévoyoient avec joie. Depuis trois jours, mon fils, un oracle céleste m'interdit cette espérance. Cérès, Cérès elle-même, m'apparoît toutes les nuits, et m'ordonne d'une voix sévere de t'envoyer à Rome et de déclarer ta naissance. Vainement, à genoux devant la déesse, j'ai osé lui parler de mes craintes, et rappeller le vœu de ta mere. Je n'ai point accepté ce vœu, m'a répondu la fille de Jupiter; Numa ne sera point mon prêtre, ses destins l'appellent plus haut. Numa me servira mieux sur un trône, qu'à l'ombre de mes autels : qu'il marche à Rome; que ta tendresse pour lui ne s'oppose plus aux décrets du ciel.

Voilà, mon fils, le sujet de ces larmes que vous m'avez vu verser pendant le sacrifice. Il faut se soumettre, il faut nous séparer, Numa : Cérès l'ordonne; nous devons obéir.

Le tendre Numa, sans répondre à Tullus, le regarde en pleurant, leve les yeux au ciel, et paroît hésiter entre son pere et les dieux: mais le vieillard l'encourage ; Numa se décide à partir. Il prend la main de Tullus, qu'il serre doucement dans les siennes: O mon pere! lui dit-il, vous m'avez promis de me faire descendre au tombeau de Pompilius, de me laisser baiser avec respect l'urne qui contient les cendres de ma mere. Suis-moi, lui répond le grand-prêtre; dès ce moment je veux t'y conduire.

Alors ils marchent vers le temple. Derriere l'autel de la déesse étoit une porte d'airain dont Tullus seul avoit la clef; il l'ouvre, il descend quelques degrés : Numa le suit en soupirant. Ils arrivent dans un souterrain éclairé par une seule lampe. Là, sur un tombeau de marbre noir, d'une sculpture simple et sans inscription, on voyoit

une urne d'argent couverte d'un voile funebre. A côté de l'urne étoient un billet, une épée, et des cheveux blonds. Numa s'étoit mis à genoux en entrant dans le souterrain. Tullus souleve doucement l'urne; et la présentant au jeune homme: Mon fils, lui dit-il à voix basse, baisez ces restes sacrés; touchez cette urne qui renferme les cendres de la meilleure des meres et du plus tendre des époux. Ils ont les yeux sur vous dans cet instant, ils vous contemplent des champs élysées, et préferent à tous les plaisirs immortels qui les environnent le spectacle de la piété de leur fils.

Numa tenoit dans ses bras l'urne qu'il baignoit de ses larmes. Il l'approchoit de son cœur, et il lui sembloit que ces cendres si cheres se ranimoient. Oh! qu'il eut de peine à les rendre au pontife! et comme ses mains suivoient l'urne, quand l'urne s'éloigna de lui!

Tullus la remet sous le voile. Alors prenant l'épée, le billet et les cheveux: Voici, dit-il à Numa, le glaive qui défendit votre mere et la patrie, qui jamais ne fut tiré par la colere, et n'immola que les ennemis de l'état. Je vous le remets, mon fils : faites-en le même usage. Que la puissante Cérès, à qui je l'avois consacré, fasse tomber sous ce fer tous ceux qui menaceront vos jours! Ce billet fut tracé par votre mere, à l'instant de son trépas : il est adressé au roi Tatius, et vous sera nécessaire pour occuper à sa cour le rang dû à votre naissance. Ces cheveux blonds, ai-je besoin de vous dire que ce sont ceux de votre mere? elle vint les offrir à Cérès le jour où elle obtint un fils. Numa, portez-les toujours avec vous: les cœurs sensibles ont besoin de ces gages d'amour et de piété.

Après ces paroles, ils sortent du

souterrain. Numa retourne à la maison du grand-prêtre, où il prépare tout pour son départ. Il quitte la robe de lin, prend la toge, et paroît plus beau sous ce vêtement. Le pontife le regarde, et soupire : ce nouvel habit semble lui annoncer des dangers. Il éloigne cette idée, pour s'occuper de pourvoir à ce que rien ne manque à son fils. Sa tendre prévoyance le fait penser à des besoins qu'il n'aura pas : il se dépouille pour l'enrichir; et, dans la crainte d'un refus, il va cacher, parmi les habits de Numa, le peu d'or qu'il a épargné. Loin de lui, je n'ai besoin de rien, disoit-il : quand il sera loin de moi, tout lui deviendra nécessaire.

Cependant l'instant cruel approche; le char qui doit conduire Numa est préparé. Tullus monte dans ce char avec son fils, il veut l'accompagner jusques au-delà du bois sacré;

c'est alors que sa tendresse lui donne ces derniers conseils :

Pardonne-moi, mon cher fils, pardonne-moi de trembler, en te voyant, si jeune encore, abandonner nos paisibles campagnes et l'asyle où ton innocence n'eût jamais couru de péril, pour aller habiter une ville redoutable même à l'homme le plus sage. Te voilà sans expérience, sans guide, sans conseil, sans ami ; car à ton âge on n'a point d'ami, on croit en avoir, et c'est un danger de plus : te voilà jetté au milieu de deux peuples qui, réunis par politique, sont divisés par caractere, et se regardent toujours comme deux nations distinctes. La haine n'est point éteinte entre les Romains et les Sabins ; elle ne l'est point entre leurs monarques encore plus opposés que leurs peuples. Tatius, le meilleur des rois, ton parent, ton souverain, Tatius, qui fut notre idole

tant qu'il régna parmi nous, bon, sensible, ami de la paix, possede des vertus plus utiles que brillantes, il rend la justice, et il fait du bien : voilà sa vie. Romulus, au contraire, qui, pour acquérir des sujets, ouvrit un asyle aux brigands, Romulus a conservé les mœurs féroces du premier peuple qu'il commanda : passionné pour la guerre, dévoré d'ambition, tourmenté de la soif des conquêtes, il attaque et soumet tour-à-tour toutes les nations voisines de Rome ; il n'estime, il ne chérit que ses soldats, ne sait que vaincre, et ne connoît pas d'autre grandeur.

Hélas ! par une fatalité déplorable, un conquérant est plus admiré qu'un bon roi ; la véritable vertu éblouit moins que la fausse gloire. Tu ne les confondras point, Numa ; tu sentiras combien Tatius est au-dessus de son collegue ; tu n'abandonneras pas le

plus juste des rois, le parent, l'ami de ton pere, le vengeur de Pompilia, pour suivre un conquérant farouche, encore teint du sang de son frere, et dont l'affreuse trahison causa la ruine de ton pays et le trépas de ceux à qui tu dois le jour.

Mais la cour même de Tatius est un séjour dangereux pour toi. Tu seras dans Rome, dont les belliqueux citoyens pardonnent tout à la jeunesse, hors le manque de courage: et le courage des combats n'est plus que férocité, quand il n'est pas joint à d'autres vertus. Tu seras valeureux, sans doute; le fils de Pompilius pourroit-il ne l'être pas? Mais tes mœurs, ces mœurs si pures, qui t'ont mérité la protection de la déesse, les conserveras-tu, Numa? Crois-moi, je n'ai pas d'intérêt à te défendre le plaisir, je ne veux pas te parler le langage austere de mon âge, te peindre la volupté sous des

couleurs fausses et effrayantes; non, mon fils: la volupté a des charmes, la nature nous entraîne vers elle; il faut combattre sans cesse pour lui résister, et plus notre cœur est sensible, hélas! plus il est foible. Mais tu n'auras pas plutôt cédé, que le remords s'emparera de ton ame; tu perdras cette douce paix, cette estime, ce respect pour toi-même, qui font le charme de la vie; ton cœur humilié, flétri, n'aura plus la même énergie, le même amour pour le bien; tu souffriras enfin le plus grand des supplices, celui de connoître la vertu, et d'avoir pu l'abandonner.

Je n'ai jamais vu la cour, je ne puis te donner d'avis sur la maniere de s'y conduire: mais je connois les devoirs d'un homme; et il faut être homme par-tout. Rends aux places éminentes le respect qu'on est convenu de leur accorder: rends à la vertu, dans tous

les états, le culte que la vertu mérite. Fuis les méchants, sans paroître les craindre: sois réservé, même avec les bons. Ne profane pas l'amitié, en prodiguant le nom d'ami. Pese tes paroles; et réfléchis avant d'agir. Sois toujours en garde contre ton premier mouvement, excepté lorsqu'il te porte à secourir un malheureux. Respecte les vieillards et les femmes: plains les foibles; et sois le soutien de tous les infortunés.

Si la déesse, comme je l'espere, te comble de prospérités, tu m'en instruiras: ces nouvelles prolongeront ma vie. Si le ciel vouloit t'éprouver par des malheurs, reviens me trouver.

En parlant ainsi, ils étoient arrivés à la sortie du bois sacré: c'étoit là que Tullus devoit se séparer de Numa. Le char s'arrête: les yeux du jeune homme se remplissent de larmes. Du

courage! lui dit le vieillard; du courage! Numa, nous nous reverrons, nous nous reverrons bientôt: le trajet d'ici à Rome est court; tu reviendras au temple: moi-même... Ah! mon pere! s'écria Numa fondant en larmes, sans doute je vous reverrai: mais je ne vivrai plus avec vous; mais je ne vous verrai plus à tous les instants de ma vie. Les longues matinées s'écouleront sans que mon pere m'ait embrassé; le jour finira sans que Numa vous ait entendu. De quel bonheur je jouissois auprès de vous! je ne l'ai pas assez senti, je n'en ai pas assez remercié les dieux! C'est à présent...

Allons, mon fils, interrompit Tullus d'une voix qu'il vouloit rendre sévere, obéissons à Cérès, et ne murmurons pas contre elle. Eh quoi! je suis le plus vieux, je suis le plus foible, et c'est moi qui vous encourage!

Crois-tu que je ne souffre pas autant que toi ? Penses - tu que mon triste cœur... ?

A ces mots, sa voix s'éteint, sa force l'abandonne, il tombe dans les bras de Numa, et l'arrose de ses pleurs. Mais reprenant sa gravité : Adieu, mon fils, lui dit-il, vous reviendrez me voir dans peu de temps, ou j'irai moi-même vous chercher à Rome. Adieu, n'oubliez pas Tullus. En disant ces paroles, il s'éloigne, et rentre à pas précipités dans la forêt.

Numa, désolé, reste les bras tendus, lui crie trois fois, adieu ! le suit de l'œil plus long-temps qu'il ne peut le voir ; et laissant flotter les rênes de ses coursiers, il prend le chemin de Rome.

FIN DU LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

DU LIVRE SECOND.

NUMA, parti pour Rome, s'arrête et s'endort dans un bois; il a un songe mystérieux. Il continue sa route. Description de la campagne de Rome, et de cette ville guerriere. Accueil que fait Tatius à Numa. Caracteres de ce bon roi, de sa fille Tatia, de Romulus, et d'Hersilie, fille de Romulus. Numa rencontre Hersilie; il s'enflamme pour elle. Premiers effets de sa passion. Retour et triomphe de Romulus.

Liv. II

F. M. Queverdo Inv. Del. 1785 — Dambrun Sculp.

Numa la prend pour Pallas.

LIVRE SECOND.

NUMA s'éloignoit à regret du lieu qui l'avoit vu naître ; mille pensées douloureuses l'agitoient. J'abandonne mon pere, disoit-il, dans l'âge où il avoit besoin de ma tendresse : je renonce à des devoirs, à des loisirs, doux à mon cœur : je quitte les compagnons, les amis de mon enfance, pour aller habiter un pays où personne ne m'aimera. Ah ! je sens bien que je n'y pourrai vivre ; je languirai comme un jeune olivier transplanté dans un terrein qui ne lui convient pas : le soleil et la rosée lui sont inutiles, ses feuilles flétries tombent le long de ses branches, ses racines ne prennent plus de nourriture ; il a commencé de mourir en quittant la terre qu'il aimoit.

Le jeune voyageur, accablé de ces

idées, n'avoit encore fait que deux milles lorsqu'il entra dans un bois dont la fraîcheur invitoit au repos. Attiré par le murmure d'un ruisseau qui serpentoit sous l'ombrage, il arrête ses coursiers, les abandonne à deux esclaves, et remontant jusqu'à la source du ruisseau, il arrive à une fontaine consacrée à Pan. Il fléchit un genou devant la statue de ce dieu, lui demande la permission de se désaltérer dans sa fontaine: après avoir rafraîchi ses levres brûlantes, il s'assied sur le gazon, et s'endort au bord de l'eau.

Pendant son sommeil, il eut un songe. Il lui sembla voir un char attelé de deux dragons, qui voloit vers lui du haut de la nue. Dans ce char étoit la déesse Cérès, couronnée d'épis, portant une gerbe et une faucille. Elle vient se placer sur la tête de Numa; et le regardant avec des yeux pleins de bonté:

Fils de Pompilia, lui dit-elle, j'aimai ta mere, et je veille sur toi. Quel que soit le vœu que tu vas former, j'ai résolu de l'accomplir : parle, dis-moi ce que tu desires le plus; tu l'obtiendras à l'instant même. Ah! s'écria Numa sans hésiter, que Tullus soit rajeuni, qu'il recommence une nouvelle vie, et que jamais.... Ta demande, interrompt la déesse, est au-dessus de mon pouvoir. Jupiter, Jupiter lui-même, ne peut prolonger d'un instant les jours d'un simple mortel. Les cruelles parques ne lui sont point soumises : elles ont tranché le fil de Persée, d'Hercule, des enfants les plus chéris du maître des dieux, quand le Destin, plus fort que mon pere, a voulu qu'ils cessassent de vivre. Forme des vœux pour toi-même : en demandant ton bonheur, c'est demander celui de Tullus.

Eh bien! favorable déesse, rendez-

moi digne de lui ; faites germer dans mon cœur les leçons de ce vénérable vieillard ; donnez-moi la sagesse : Tullus dit que c'est le bonheur.

J'avois prévu ta demande, répond Cérès, et j'ai prié ma sœur Minerve de te combler de ses dons. Ne t'attends pas cependant à devenir son favori, comme le fut le fils d'Ulysse. Non, mon cher Numa, aucun mortel ne doit se flatter d'approcher du divin Télémaque. C'est le chef-d'œuvre de Minerve ; elle-même n'oseroit tenter d'égaler son propre ouvrage. Mais heureux encore celui qui marchera de loin sur ses traces ! heureux le jeune héros sur qui la déesse laissera tomber quelques regards, et qui occupera le second rang, quoique si éloigné de son modele !

A ces mots, Numa se croit transporté dans le temple de Minerve. Il veut pénétrer jusqu'à la déesse, mais

un nuage d'or lui ferme le sanctuaire, et lui dérobe la vue de la divinité. C'est en vain qu'il fait des efforts pour percer ce nuage; c'est en vain qu'il implore le secours de Cérès: Cérès rejette ses prieres, et lui fait signe d'écouter. Alors Minerve parle du milieu de la nue; Numa tombe à genoux, le visage prosterné sur la terre: il croit entendre la Sagesse, qui l'instruit de tous ses devoirs; il éprouve à la fois un saint respect et la douce persuasion. Mais quand il releve les yeux, pour rendre graces à la déesse, le temple, le nuage ont disparu. Numa se trouve au milieu d'un bois, il ne voit plus qu'un berceau de verdure sous lequel une jeune nymphe, vêtue de blanc, assise sur le gazon, lisoit attentivement. La paix, la candeur, reposoient sur son visage; la modestie, la douceur, la majesté, l'environnoient: telle on représenteroit

Astrée méditant le bonheur des humains. Numa, qui se sent attiré vers cette nymphe par un charme irrésistible, demande à Cérès quel est cet objet si beau : Cérès lui nomme Égérie ; et tout disparoît à ce nom.

La surprise, l'émotion, que ressentit Numa, le réveillerent. Encore tout agité du songe mystérieux, il a peine à retrouver ses sens : il regarde autour de lui ; il ne voit que la fontaine de Pan, les arbres, le gazon, le ruisseau au bord duquel il s'est endormi. Ne doutant pas cependant que le songe qu'il a fait ne lui ait été envoyé par Jupiter, il adresse ses vœux au maître du tonnerre, promet un sacrifice à Minerve, à Cérès, sort du bois, et remonte sur son char.

Il marche, il traverse le pays des Fidénates, et arrive bientôt sur le territoire de Rome. Il le distingue aisément de celui de ses voisins : les cam-

pagnes y sont désertes; les terres incultes n'y produisent que de l'ivraie; les troupeaux foibles, dispersés, y trouvent à peine leur nourriture ; point de moissonneurs qui recueillent les présents de Cérès; point de glaneuses qui suivent en chantant la famille du laboureur; point de berger qui, sur le penchant d'un côteau, tranquille sur ses brebis que son chien fidele empêche de s'écarter, chante sur sa flûte la beauté d'Amaryllis, ou les douceurs de la vie champêtre. Tout est triste, morne, silencieux. Les villages dépeuplés n'offrent que des femmes et des vieillards. Celle-ci pleure son époux, celle-là son frere, tués dans les combats. Ici, c'est un pere accablé par les années qui va mourir sans consolation et sans secours: il n'a plus d'enfants; le dernier vient de lui être enlevé pour servir dans l'armée de Romulus. Ce vieillard au désespoir jette

des cris plaintifs, se meurtrit le visage, arrache ses cheveux blancs, et maudit les armes de son roi. Là, c'est une mere qui fuit avec le seul fils qui lui reste; elle est sûre qu'on viendroit l'arracher de ses bras: elle aime mieux quitter son pays, sa maison, le champ qui la nourrissoit, pour aller mendier du pain chez un peuple qui lui laissera du moins son fils. Par-tout la tristesse, la pauvreté, la désolation, étalent leur affreuse image; et les sujets de Romulus, depuis que leur maître connoît la gloire, ne connoissent plus ni le repos ni le bonheur.

O dieux immortels, s'écrioit Numa, voilà donc ce peuple si fier, si envié de ses voisins, et que ses victoires rendent déja si célebre, si redoutable! le voilà malheureux, pauvre, cent fois plus à plaindre que tous ceux qu'il a vaincus! Tel est donc le prix de la gloire! ou plutôt, telle est

la justice céleste; les dieux ont voulu que les conquérants souffrissent eux-mêmes des maux qu'ils font, et qu'ils achetassent de leur infortune celle dont ils accablent leurs voisins.

Numa comparoit alors en lui-même le bonheur dont jouissoient les paisibles Sabins, l'abondance, la gaieté, qui régnoient dans leurs campagnes, avec le spectacle qui frappoit ses yeux. Il se rappelloit tout ce que Tullus lui avoit dit de la guerre, il adressoit des vœux aux immortels pour qu'ils fissent naître des rois pacifiques, quand tout-à-coup l'aspect de Rome vient frapper et étonner ses regards. Ce mont Palatin, l'ancien asyle des pâtres et des troupeaux, maintenant bordé de murailles, hérissé de tours menaçantes; ces fossés larges et profonds qui en défendent l'approche; ces remparts inaccessibles; et ce fameux capitole qui do-

mine toute la ville, sur le haut duquel on distingue le temple de Jupiter, tout en impose à Numa : il regarde, admire, et s'avance.

Les portes sont occupées par une foule de jeunes guerriers, couverts d'armes étincelantes, appuyés sur leurs lances, la tête haute, et rejettant en arriere le panache qui ombrage leurs casques. Ils semblent déja savoir qu'ils doivent soumettre le monde; et leur air belliqueux glace d'effroi ceux même qu'ils ne menacent pas. Numa pénetre dans la ville : par-tout il voit l'image de la guerre; par-tout il entend le bruit des armes. Ici, c'est une garde qu'on releve; là, de jeunes soldats qu'on exerce : plus loin, l'on accoutume des coursiers au son aigu de la trompette. Les métaux coulent dans les fournaises; les boucliers, les cuirasses, résonnent sur l'enclume; l'airain gémit sous les marteaux. Il

semble que tous les feux de l'Etna soient allumés dans Rome, et que les cyclopes y travaillent à forger des chaînes pour l'univers.

Numa, peu accoutumé à ce bruit, éprouve une surprise mêlée d'effroi. Il est impatient de voir Tatius ; il demande son palais : on le lui indique; il étoit dans le quartier de la ville le moins bruyant. Le bon Tatius éloignoit de lui les soldats : il vouloit être aimé, et non gardé; en tout temps on pouvoit arriver jusqu'à lui, et l'on trouvoit à sa porte plus de pauvres que de courtisans.

Numa est admis devant le bon roi, il prononce le nom de Tullus, et présente le billet de la malheureuse Pompilia. A peine Tatius l'a-t-il lu, que, jettant un cri de joie, il se précipite au cou du jeune homme. O jour heureux pour moi! s'écrie-t-il; que ne dois-je pas au pontife qui me

rend le fils de mon plus tendre ami! Oui, je reconnois bien les traits du brave Pompilius; voilà ses yeux, voilà son air doux et caressant. Tu m'aimeras comme il m'aimoit; je l'espere, j'en suis certain. Ma vieillesse est réjouie de ta vue: je me plaignois aux dieux de n'avoir qu'une fille, les dieux m'envoient un fils.

En disant ces paroles, il embrasse de nouveau Numa, et fait appeller Tatia, sa fille; Tatia, moins remarquable par sa beauté, que par sa douceur, par sa modestie, par sa tendresse pour son pere. Elle vient; Tatius lui présente Numa: Voilà ton frere, dit-il; voilà celui que tu dois aimer comme le soutien, l'appui de ma vieillesse; voilà le fils de Pompilius dont je t'ai si souvent parlé. O jours de mon bonheur! avec quelle rapidité vous vous êtes écoulés! Numa, tu me le rappelles, ce temps où, tranquille dans

la Sabinie, roi chéri d'un peuple que j'adorois, pere, époux, ami heureux, je voyois couler les années entre la mere de Tatia, Pompilius et le sage pontife. Ma famille, j'appellois ainsi mes sujets, n'étoit point assez nombreuse pour que je ne pusse pas veiller moi-même sur chacun de mes enfants. Je les connoissois tous, j'allois souvent les visiter; et quand, avec Pompilius, j'avois parcouru mon petit état, je remerciois Jupiter d'avoir borné mon royaume, et de ne m'avoir pas donné plus de sujets que je ne pouvois faire d'heureux. Aujourd'hui, quel changement! exilé loin de ma patrie, enchaîné sur un trône étranger, je gémis tous les jours.... Mais je te vois; je ne dois plus me plaindre. Tu resteras avec moi, Numa; tu me rendras tout ce que j'ai perdu; et peut-être que les plus doux nœuds, en t'assurant ma couronne,

assureront ma félicité. J'aurai, j'aurai le temps de t'expliquer mes projets; je ne veux songer dans ce moment qu'à jouir de ta présence.

Ainsi parle le bon roi; sa joie rend plus vif encore le plaisir qu'il trouve naturellement à déployer dans de longs discours son ame franche et sensible.

Sa fille, qui a compris ses derniers mots, baisse les yeux, et les releve bientôt sur Numa. Frappée de sa beauté, elle observe avec complaisance la douceur peinte dans ses traits, sa timidité, son air caressant, et cette grace si touchante que donne toujours la candeur. C'étoit la premiere fois que Tatia regardoit un jeune homme; elle s'en apperçoit, rougit, et reporte ses yeux sur son pere.

Numa, occupé du bon roi, baisoit ses mains, en lui promettant une aveugle obéissance. Ne parle point d'obéir,

lui dit Tatius : j'ai été roi toute ma vie ; je n'ai jamais été sensible au plaisir de commander. J'ai senti de bonne heure qu'il falloit renoncer à être aimé, si l'on vouloit être craint ; et j'ai préféré les amis aux esclaves. Romulus m'a aidé dans mes projets ; nous avons partagé la souveraine puissance. Romulus a gardé pour lui le commandement de l'armée, la disposition des tributs, et la punition des crimes : moi, plus heureux, je suis chargé de rendre la justice, de diminuer les impôts, de récompenser les bonnes actions, enfin, mon ami, de tout ce qui rapproche les rois des immortels. Je crains toujours que mon collegue n'ouvre les yeux sur l'inégalité de ce partage, et qu'il ne voie à la fin que tout le bien me regarde, tandis qu'il est chargé de tout le mal. Mais, grace au ciel, jusqu'à présent Romulus ne s'en est point apperçu ; et, dans

son aveuglement, il a l'air aussi content que moi.

Je te présenterai à ce prince, dès qu'il sera revenu d'une expédition où il est engagé contre les Antemnates. Il les vaincra, je n'en doute point; car jamais guerrier ne posséda, comme Romulus, le courage d'un soldat avec les talents d'un capitaine. Sa taille majestueuse, son air audacieux et menaçant, sa force plus qu'humaine, et cette valeur indomtable qui lui fait tout hasarder, ne sont rien auprès de son activité. Dans une marche, dans un siege, dans une bataille, il voit tout, il est par-tout: il dispose, ordonne, attaque et défend à la fois. Sa tête et son bras n'ont pas un moment d'inaction; l'un exécute toujours ce que l'autre a déterminé.

Sa fille unique, Hersilie, l'accompagne dans ses expéditions. Jamais beauté n'égala celle d'Hersilie. Tous

les rois du Latium ont brûlé pour elle, tous sont venus mettre leurs diadêmes à ses pieds: mais la fiere princesse les a dédaignés. Accoutumée aux armes dès l'enfance, digne fille de Romulus, elle s'est vouée aux exercices de Pallas. Le casque en tête, la lance à la main, elle suit son pere dans les combats: sa main délicate sait guider un puissant coursier qui blanchit le frein de son écume, et s'étonne d'obéir à un maître dont le poids lui semble si léger. Désarmée, elle est encore plus redoutable: ces mêmes mains, qui savent se servir d'une épée, savent aussi bien tenir une lyre; et, mêlant des accords mélodieux aux sons touchants de sa voix, elle chante les exploits de son pere, après avoir partagé ses périls.

Tels sont Romulus et sa fille. Je ne t'ai point affoibli leurs brillantes qualités. Que ne puis-je ajouter en-

core un long éloge de leurs vertus ! mais les conquérants les méprisent, et Romulus ne sait estimer que la valeur. Sa fille, élevée par lui dans le tumulte des camps, sa fille n'a pu se défendre d'un peu de rudesse. Elle a l'orgueil de Junon, comme elle en a la beauté ; et en acquérant le courage et la force de notre sexe, elle semble avoir perdu de la douceur, de la bonté, qui sont le partage du sien.

A présent que tu connois Romulus et Hersilie, tu seras le maître de te fixer auprès d'eux ou auprès de nous, dans leur camp ou dans mon palais. Je veux être ton ami, ton pere, si tu me permets ce doux nom ; mais tu seras toujours ton maître : pourvu que tu m'aimes, et que tu sois heureux, Tatius sera content.

Numa renouvelle au bon roi l'assurance de sa tendresse. Son choix est fait, son parti pris irrévocable-

ment: il ne veut jamais quitter l'ami de son pere, le roi de sa nation, celui que Tullus lui a donné pour modele. Il lui répete cent fois que rien ne le fera changer, qu'il verra d'un œil d'indifférence et les appas d'Hersilie et la gloire de Romulus : il le jure par tous les dieux. La modeste Tatia entend avec joie ces serments.

Après quelques jours donnés à la tendresse de Tatius, Numa, qui n'a pas oublié le songe qu'il a fait, apprend que le temple de Minerve est au milieu d'un bois sacré, appellé le bois d'Égérie. Surpris de cette conformité avec ce qu'il a vu pendant son sommeil, il court à ce bois peu distant de Rome ; son cœur palpite en marchant sous les voûtes sombres de verdure. Un silence religieux y regne, le zéphyr agite à peine ces hêtres touffus, ces antiques peupliers qui élevent leur tête dans les nues; et l'on n'en-

tend que le murmure lointain de leurs rameaux pressés mollement l'un contre l'autre.

Numa s'avance vers le temple où il doit porter ses vœux. Son esprit inquiet lui rappelle la nymphe : il n'ose espérer de la retrouver; cependant ses yeux la cherchent, quand, sous un berceau de verdure, semblable à celui qu'il a vu en songe, Numa découvre une guerriere, couchée sur le gazon, et profondément endormie. Sa tête désarmée avoit pour appui son bouclier, son casque étoit auprès d'elle; de longues boucles de cheveux noirs retomboient sur sa cuirasse, et rendoient plus éblouissante sa beauté majestueuse. Deux javelots reposoient sous sa main ; une riche épée pendoit à son côté; sa robe, retroussée jusqu'au genou, laissoit voir son cothurne de pourpre, attaché avec une

agraffe d'or. Ainsi la sœur d'Apollon, après avoir vuidé son carquois dans la forêt d'Érymanthe, vient se reposer sur le sommet du Ménale; les nymphes, les dryades, veillent autour d'elle; le zéphyr craint d'agiter les feuilles; et le visage de la déesse conserve, même pendant son sommeil, cet air sévere et belliqueux qui, loin d'altérer sa beauté, semble en relever l'éclat.

Telle et plus belle encore étoit la guerriere. Numa la prend pour Pallas : il tombe à genoux devant elle, veut prononcer des vœux, et ne peut retrouver l'usage de la parole. Sa langue est attachée à son palais; sa bouche reste à demi ouverte; ses bras demeurent étendus vers celle qu'il contemple; ses yeux fixes et éblouis la regardent sans mouvement.

Dans cet instant, la guerriere se réveille, elle apperçoit Numa: aussitôt

elle est debout. Déja son casque terrible couvre sa tête, déja elle agite ses javelots ; et sa voix haute et menaçante fait entendre ces paroles : Qui que tu sois, jeune téméraire, qui viens troubler mon sommeil, rends graces au destin qui t'offre à moi désarmé. Si tu pouvois te défendre, ce bras puniroit ton audace.

O déesse, lui répond Numa, appaisez votre courroux ; j'allois dans votre temple vous offrir mon cœur et mes vœux : je vous ai vue, mes genoux tremblants se sont dérobés sous moi. La présence d'une divinité terrasse un malheureux mortel; et si c'est un crime de contempler une déesse, songez que mes yeux éblouis n'ont pu soutenir votre vue.

Ces paroles firent évanouir la colere de l'amazone. Elle baisse la pointe de ses javelots et regarde Numa en

souriant : Rassurez-vous, lui dit-elle, je ne suis point une divinité. Le grand Romulus est mon pere ; je vais annoncer à Rome la victoire qu'il vient de remporter. Continuez votre chemin vers le temple : allez, jeune homme, allez demander pardon à Minerve d'avoir cru la voir en me voyant.

A ces mots, elle frappe sur son bouclier : ce bruit fait venir sa suite. On lui amene son superbe coursier ; elle s'élance sur son dos, lui fait sentir l'aiguillon, et fuit plus vîte que le vent.

Numa demeure immobile, interdit, frappé d'une surprise, d'une admiration qu'il n'a jamais éprouvée. Ses regards suivent Hersilie aussi longtemps qu'ils peuvent la distinguer ; elle a disparu, qu'ils la suivent encore. Mille pensées confuses remplissent son ame ; toutes ses idées se pré-

sentent à la fois à son esprit. Il cherche à sortir de ce trouble; plus il fait d'efforts, plus son trouble augmente. Ses yeux reviennent sur cette place qu'Hersilie a occupée; ils ne peuvent s'en détourner: Numa croit l'y voir encore; il croit encore l'entendre. Chaque mot qu'elle a dit retentit à son oreille; chaque geste qu'elle a fait lui est retracé par son imagination. Cet air grand et majestueux, cette taille si haute et si noble, et ces longs cheveux noirs, et ces traits si fiers et si beaux, tout est présent à Numa. Leur image plus belle encore s'est gravée au fond de son cœur, elle se réfléchit dans tout ce qu'il voit.

Ah! le voilà expliqué, s'écrie-t-il, ce songe qui m'avoit tant frappé! Je suis dans le bois d'Égérie: voilà le berceau que j'ai vu; et cette beauté céleste, dont les attraits m'ont ébloui,

c'est Hersilie : n'en doutons point. O Hersilie ! Hersilie ! Que j'aime à prononcer ce nom ! Dans le trouble affreux qui m'agite, mon ame ne sent un peu de calme qu'à l'instant où je nomme Hersilie. Eh ! qui suis-je, hélas ! pour oser l'aimer ? pour prétendre à celle que les dieux me disputeroient sans doute ? Mais du moins je pourrai la suivre, je pourrai m'attacher à ses pas, brûler en silence, lui adresser des vœux comme à une divinité : mon sort sera trop doux encore. Oui, belle Hersilie, je vais devenir soldat dans l'armée de votre pere ; je conduirai vos coursiers ; je porterai vos javelots : je vous servirai de bouclier dans les combats ; et, si mon cœur est percé de la fleche qui devoit vous atteindre, j'oserai vous dire en mourant : Je meurs trop heureux, j'expire pour vous.

Ainsi s'exprime Numa ; et son ame

jeune et ardente s'ouvre toute entiere à l'amour. Semblable à ces bois résineux qu'une étincelle enflamme et consume, Numa sent naître sa passion, et dans le même instant elle est à son comble. Il ne songe plus à Minerve ; il retourne à Rome d'un pas rapide, en suivant sur la poussiere la trace du coursier d'Hersilie. Il rentre dans la ville, d'un air égaré; il la parcourt sans trouver celle qu'il cherche, et il n'ose demander son palais : il craint de prononcer à quelqu'un le nom qu'il a tant de plaisir à se répéter.

Enfin il revient chez Tatius : le premier objet qu'il voit, c'est Hersilie; elle rendoit compte au bon roi de la victoire de son pere. Numa, surpris et ravi, s'arrête, tremble, baisse les yeux. Hersilie, qui le reconnoît, demande à Tatius si ce jeune homme est de sa cour. Ce jeune homme! s'é-

crie le roi, c'est mon fils! du moins il doit m'en tenir lieu. Son pere fut le plus juste et le plus grand des Sabins. Il est de mon sang; il est le fils de mon ami. En disant ces mots, il court à Numa, et paroît inquiet de l'émotion où il le trouve, de la pâleur qui couvre son front. Numa le rassure en balbutiant. Hersilie le regarde: cette pâleur disparoît; une vive rougeur la remplace; il ne peut prononcer un seul mot; et ses yeux, qui s'élevent doucement jusqu'au visage de la princesse, retombent toujours vers la terre, avant d'y être arrivés.

Le bon roi, trop vieux pour se souvenir encore des premiers effets de l'amour, sourit de tant de timidité: il s'efforce de l'excuser auprès d'Hersilie, en lui apprenant l'âge de Numa, l'éducation qu'il a reçue. Il saisit cette occasion de parler des ver-

tus de Tullus, de celles de son aimable éleve ; il se plaît à faire un long éloge du fils de Pompilius.

La princesse l'écoute avec plaisir; elle regarde Numa que sa rougeur embellit encore ; elle pénetre mieux que Tatius la cause du trouble qui l'agite : pour la premiere fois, elle est flattée d'avoir inspiré de l'amour. Cependant elle quitte Tatius; et dans ce moment ses yeux se rencontrent avec ceux du tendre Numa. O combien ce regard pénétra leurs ames! combien il fut éloquent pour tous deux! Numa y puisa l'espérance; Hersilie y puisa l'amour.

Dès ce moment, le fils de Pompilius n'est plus à lui. Uniquement occupé d'Hersilie, ou il la voit, ou il la cherche: pendant le jour, il suit ses pas; pendant la nuit, il songe à elle. Il ne pense plus au bon roi, il oublie

Tullus et ses leçons; la vertu, la gloire, tout ce qui transportoit son ame, n'a plus de charme pour lui. Hersilie, Hersilie, il ne voit qu'elle dans l'univers; Hersilie est le seul objet de ses pensées, l'unique but de ses actions: son cœur, son esprit, sa mémoire, toutes ses facultés lui suffisent à peine pour Hersilie; son cœur ne peut plus produire d'autre sentiment que l'amour.

O malheureux jeune homme! il n'est donc plus d'espérance! Un seul jour, un seul moment a détruit le fruit de tant d'années de leçons. Le voilà, ce favori de Cérès, ce fils de Pompilia, cet éleve du vénérable Tullus, cet exemple de sagesse réservé à de si hautes destinées, le voilà devenu le jouet d'une passion effrénée, l'esclave de desirs insensés! Il rejette tous les dons que lui prodiguoit le

ciel, pour courir après une vaine apparence de bonheur qui fera le tourment de sa vie. Son courage est abattu, son esprit aliéné; son corps a perdu sa force : il n'a ni vertu ni raison; il va périr, comme un frénétique, sans connoître le mal qui le fait expirer.

Cependant Romulus, vainqueur des Antemnates, ramenoit à Rome son armée : il avoit tué de sa main le roi Acron, son ennemi. Le peuple romain lui préparoit un triomphe qui devoit servir de modele à ceux que l'on accorda depuis aux vainqueurs de l'univers.

Le roi Tatius, à la tête de tous les citoyens vêtus de blanc, vient au-devant de son collegue. Le feu brûle déja sur l'autel de Jupiter Férétrien; les pontifes, les aruspices, attendent le triomphateur, avec des palmes dans les mains. Le chemin qui mene au

capitole est par-tout jonché de fleurs; les portes des maisons sont ornées de couronnes: les femmes romaines, en habits de fêtes, portant leurs enfants dans leurs bras, les pressent contre leurs visages, excitent leur joie par de tendres caresses, et leur répetent cent fois qu'ils vont revoir leurs peres vainqueurs.

Bientôt on découvre de loin les brillantes aigles; on entend déja les trompettes: mille acclamations leur répondent. L'armée s'avance; et l'on distingue le grand Romulus, debòut sur un char magnifique. Quatre coursiers, blancs comme la neige, sont attelés de front à ce char: à leur air fier, à leurs hennissements, on diroit qu'ils s'enorgueillissent des exploits de leur maître. Revêtu de la robe triomphale, le front ceint d'une couronne de laurier, Romulus porte dans ses

bras un chêne qu'il a taillé, et auquel sont appendues les armes du roi Acron : ce poids énorme ne fatigue pas le triomphateur. Devant lui marche la famille du roi vaincu, vêtue de deuil, portant des fers, baissant des yeux noyés de larmes. Une foule d'esclaves, courbés sous le poids du butin, entoure le char du vainqueur; ses braves légions le suivent, en poussant des cris de joie; et les échos d'alentour répetent en longs accents la gloire de Romulus.

Il s'avance : il monte au capitole, au travers d'un peuple enivré de ses succès. Arrivé au temple de Jupiter, il s'élance de son char, sans avoir quitté le chêne : la terre gémit de son poids; les armes d'Acron se choquent, et retentissent au loin. Romulus marche à l'autel ; il dépose son trophée devant la statue du dieu. O Jupiter,

s'écrie-t-il, reçois les premieres dépouilles opimes que les Romains te consacrent! fais que ce beau jour soit à jamais marqué dans les fastes de mon peuple; qu'il se renouvelle souvent; et que mes descendants, à mon exemple, appendent à ces voûtes sacrées les dépouilles de l'univers!

Après ces paroles, il saisit un taureau furieux, que vingt sacrificateurs pouvoient à peine contenir: le roi, d'une main, l'entraîne à l'autel, le fait tomber sur les genoux, arrache quelques poils de son large front, l'immole; et les prêtres achevent le sacrifice.

Quand la victime est consumée, Romulus sort du temple; et s'adressant à ses soldats: Romains, leur dit-il, qu'est-ce qu'une victoire, tant qu'il reste des ennemis? Les Antemnates sont défaits; mais les Volsques, mais les Herniques, et ces braves Marses,

seuls dignes de vous combattre, n'ont pas encore reçu le joug. Tenez-vous prêts à marcher contre eux. Nous triomphons aujourd'hui, demain nous irons mériter un triomphe. Demain, je vous mene contre les Marses, au secours des Campaniens mes alliés. Romains, je vous donne ce jour tout entier pour embrasser vos femmes et vos enfants; mais dès que la brillante aurore paroîtra sur son char vermeil, soyez en armes au champ de Mars : votre roi s'y rendra le premier, et nous irons apprendre à l'Italie que des vainqueurs n'ont jamais besoin de repos.

Toute l'armée répond par des cris de joie. Les légions portent leurs aigles dans le palais de Romulus; une garde choisie veille sur ce dépôt sacré, tandis que les soldats, rendus à leurs familles, reçoivent les embras-

sements de leurs meres, de leurs épouses, et que la tendresse et l'amour se félicitent d'arracher un jour à la gloire.

FIN DU LIVRE SECOND

SOMMAIRE

DU LIVRE TROISIEME.

NUMA, brûlant d'amour pour Hersilie, veut la suivre dans les combats. Tatius lui donne des armes, et va le présenter à l'armée. Transports des vieux soldats sabins en voyant le fils de Pompilius. Tatius veut le suivre à la guerre; mais le peuple, conduit par Tatia, fait changer cette résolution. Départ et marche de l'armée. Romulus joint son allié le roi de Campanie. Description du camp de ce prince. Romulus se sépare de lui. Arrivée et discours des ambassadeurs des Marses.

Liv. III

F. M. Queverdo Del

Dambrun Sculp

l'Armée est en Marche.

LIVRE TROISIEME.

Le triomphe de Romulus acheva d'enivrer Numa. Son ame, déja en proie à tous les feux de l'amour, s'enflamme encore au nouveau spectacle qui la ravit. La gloire, avec tout son éclat, vient se présenter à lui, comme le plus sûr moyen de mériter Hersilie. A peine a-t-il conçu cet espoir, que Numa brûle d'être un héros; et deux passions, dont l'une suffit pour transporter une grande ame, se réunissent et embrasent son jeune cœur.

Tatius rentre dans son palais, Numa le suit en soupirant. Il voudroit tout lui révéler; mais il craint les reproches du bon roi: il le regarde, et se tait. Comme on voit un enfant timide suivre sa mere à pas inégaux, la retenir doucement par son voile, fixer sur elle des yeux noyés de pleurs,

et lui demander, sans rien dire, de le porter dans ses bras: ainsi Numa suivoit Tatius.

Le bon roi s'arrête, et lui ouvre son sein : Parle, mon fils, lui dit-il ; que puis-je faire pour toi? Tes desirs seront satisfaits pour peu qu'ils soient en ma puissance.

O mon pere, lui répond Numa, le ciel m'est témoin que je parlois d'après mon cœur, quand je formois le projet de consacrer ma vie entiere à prendre soin de votre vieillesse, à m'efforcer d'acquérir vos vertus : mais j'ai vu triompher Romulus, et j'ai senti naître dans mon ame un sentiment qui m'étoit inconnu. L'amour de la gloire m'enflamme, la soif des combats me dévore. Oui, je suis de votre sang, je suis le fils de Pompilius. A mon âge, vous et mon pere aviez déja gagné des batailles; à mon âge, vous aviez ceint vos têtes de ce laurier dont

je suis affamé : et moi, fils inconnu du brave Pompilius, moi, le parent, l'ami du vaillant roi des Sabins, je n'ai encore immolé que des victimes! O mon pere, j'embrasse vos genoux : permettez que je vous imite; souffrez que je suive Romulus, que je devienne un héros, comme vous et comme mon pere.

En prononçant ces paroles, il se jette aux pieds du vieillard, et baisse la tête pour cacher sa rougeur.

Rassure-toi, lui dit Tatius, je te pardonnerois même une faute, comment pourrois-je te punir d'un sentiment que j'estime? Hélas! ma tendresse pour toi m'auroit fait préférer sans doute de te voir couler une vie paisible, à l'abri de mon trône, et dans mon sein paternel: mais je suis Sabin; comme toi, je sais combien la gloire a de charmes. Numa, ton courage me plaît : je verse pourtant des pleurs, en

te voyant si jeune encore vouloir affronter les hasards de la guerre la plus dangereuse que Romulus ait entreprise ; car, je ne veux pas te le cacher, les ennemis qu'il a vaincus ne sont rien auprès de ceux qu'il va combattre. Les terribles Marses, indomtés jusqu'à ce jour, sont des sauvages d'une taille gigantesque et d'une force prodigieuse : ils sont armés de massues semblables à celle du grand Alcide ; et l'on dit qu'ils trempent leurs fleches dans des herbes venimeuses, nées sur les bords de l'Averne. Chaque blessure donne la mort : et quelle douleur pour moi...!

Quelle gloire, interrompt Numa en se relevant, quel bonheur pour votre fils d'apprendre ce noble métier contre de si dignes adversaires ! Vous voyez à présent que je suis le favori des dieux, puisqu'ils m'inspirent de suivre Romulus, au moment où Ro-

mulus va courir les plus grands périls. O mon pere, c'en est fait : ce que vous venez de m'apprendre me détermine ; et l'honneur vous fait une loi de me laisser voler aux combats.

En achevant ces mots, une flamme céleste brille dans ses yeux ; l'accent de sa voix devient plus fort, plus énergique ; sa taille, tous ses mouvements, prennent un air de noblesse et d'audace : tel Achille, déguisé en femme parmi les filles de Lycomede, s'élança sur l'épée qu'Ulysse fit briller à ses yeux, et découvrit son sexe et son courage par un transport involontaire.

A ce mouvement de Numa, Tatius éprouve lui-même une émotion dont il n'est pas maître : Oui, mon fils, s'écrie-t-il pleurant de joie : tu iras combattre les Marses, et ton pere t'accompagnera. Oui, je te guiderai dans les batailles ; je te donnerai les

premieres leçons de l'art des héros

Ne pense pas que la vieillesse ait épuisé toutes mes forces : cette main peut encore lancer un javelot; ce bras peut soutenir un bouclier. Nestor, plus vieux que moi, apprenoit à vaincre à son cher Antiloque : je ne vaux pas Nestor; mais il n'aimoit pas mieux son fils

Il dit : Numa se jette dans ses bras ; il est prêt à lui découvrir sa passion pour Hersilie : mais, dans la crainte d'affoiblir l'estime du bon roi en lui avouant que la gloire ne regne pas seule en son cœur, il remet à un autre temps un aveu si difficile.

Tatius, occupé de son nouveau projet, court redemander aux prêtres de Jupiter ses vieilles armes, qu'il avoit consacrées au dieu. Il les revoit avec les mêmes transports qu'il éprouvoit dans sa jeunesse. O Jupiter, s'écrie-t-il, si le sang de mes nombreuses

victimes a ruisselé sur tes autels, si mon cœur ne t'a jamais offensé, même par des pensées criminelles, rends-moi, rends-moi pour quelques instants la force que j'avois autrefois, quand le farouche Rhamnès vint attaquer les Sabins, à la tête de ses Herniques. Il méprisa ma jeunesse, il me défia au combat; et me lançant un énorme javelot, qu'aucun homme d'aujourd'hui ne pourroit lancer, il crut fixer mon corps à la terre : mais j'évitai ce coup terrible; je me précipitai sur Rhamnès, et trois fois j'enfonçai dans son flanc mon épée toute fumante. O Jupiter, encore quelques jours de gloire, je descendrai content dans le tombeau.

Tels sont les vœux de Tatius. Sa fille est à peine instruite de son dessein, qu'elle vient le supplier d'y renoncer. Ses prieres, ses larmes sont vaines: l'infortunée Tatia voit détruire

dans un moment toutes les illusions de bonheur qu'elle s'étoit formées. Elle ne s'est que trop apperçue de la passion de Numa : sans se plaindre, sans s'avouer à elle-même ses chagrins, en pleurant le départ d'un pere, elle pleure encore d'autres douleurs.

Numa ne songe qu'à Hersilie et aux apprêts de son départ. Il n'a point d'armes ; l'épée de Pompilius est la seule qu'il possede. Tatius va choisir lui-même dans les arsenaux de Romulus une cuirasse étincelante dont le métal est incrusté d'or. Le casque, encore plus magnifique, est surmonté d'un sphinx d'un admirable travail ; deux panaches couleur de pourpre flottent au-dessus de ce sphinx. Le bouclier, composé de sept cuirs de bœuf revêtus de quatre feuilles d'or, d'argent, de cuivre et d'étain, fut fait jadis pour le roi Procas par l'habile Égéon, qui représenta sur ce bouclier l'histoire du pieux Énée.

Content de ces armes, Tatius les fait porter devant Numa : elles rendent un son terrible qui glace d'effroi ceux qui l'entendent, et redouble l'ardeur du jeune héros. Numa les contemple, les touche; il se plaît à les faire retentir : il en est bientôt couvert; sa beauté naturelle en reçoit un nouvel éclat. Son cœur palpite sous l'airain, ses yeux brillent du feu du courage: tel un jeune coursier, qui du milieu des prairies entend pour la premiere fois la trompette, leve sa tête orgueilleuse, ouvre ses naseaux fumants, dresse sa criniere ondoyante, et répond par des hennissements aux sons belliqueux qui frappent son oreille.

La nuit, trop lente au gré de Numa, vient enfin répandre ses voiles; et le sommeil ne peut fermer les yeux du jeune amant. Il s'agite, roule cent projets divers, prépare ce qu'il doit

dire à Hersilie, brûle d'être auprès d'elle; et, imaginant d'avance les occasions qui vont s'offrir à son courage, il invente les exploits qu'il fera.

Le jour étoit loin encore, qu'il se rend en armes au palais de Tatius. Le bon roi sourit de son impatience; il se leve, couvre sa chevelure blanche d'un casque qu'il trouve pesant: il revêt cette cuirasse quittée depuis tant d'années; et, ne voulant pas dire à sa fille un adieu trop douloureux, il sort en silence de son palais, s'appuie sur l'impatient Numa, et marche vers le champ de Mars.

Romulus, Hersilie et l'armée y étoient déja. Tatius présente à son collegue le jeune guerrier qu'il veut accompagner. Hersilie rougit en le regardant. Numa, qui a préparé ce qu'il doit dire à Romulus, l'oublie, et reste muet dès qu'il apperçoit Hersilie.

Le roi de Rome applaudit au zele qu'il fait paroître: dès qu'il est instruit de sa naissance, il le conduit aux légions sabines qui formoient l'aile gauche de son armée: Sabins, leur dit-il, voici un héros de plus qui veut combattre sous vos enseignes. Ce jeune guerrier a des droits à votre amour; il est du sang de vos princes: c'est le fils de Pompilius.

Au nom de Pompilius, un cri s'élance dans les airs; tous les Sabins quittent leurs rangs, et courent au jeune Numa. Métius, Valérius, Volscens, Murrex, tous vieux guerriers couverts de rides et de blessures, serrent dans leurs bras le fils de leur ancien général: Je dois tout à votre pere, disoit l'un: Il m'a sauvé la vie, disoit l'autre: Il fut notre bienfaiteur, s'écrioient-ils tous à la fois. Ah! venez, venez dans nos rangs, fils du plus juste et du plus brave des hommes;

venez combattre sous nos boucliers: nos bras, nos cœurs, sont à vous. Roi de Rome, ajoutent-ils en s'adressant à Romulus, nous le demandons pour chef: nous serons invincibles sous lui, comme nous l'étions sous son pere. Qu'il nous commande, et qu'il s'appelle Pompilius, nous te répondons de la victoire.

Oui, mes braves amis, s'écrie le vieux Tatius qui arrive dans cet instant, il vous commandera sans doute, et je serai témoin de ses exploits. Je viens combattre avec lui, avec vous, mes vieux compagnons, qui me reconnoissez peut-être encore. Nous allons nous revoir au champ d'honneur: votre roi vient faire avec vous sa derniere campagne ; si la force lui manque, vous le porterez dans vos bras.

A ces mots, des cris de joie se font entendre de tous ces braves Sabins. Ils entourent, ils pressent leur vieux

monarque ; ils baisent ses habits et ses mains : O le meilleur des rois, disent-ils, oui, nous défendrons vos jours, nous vous couvrirons de nos corps. Eh ! qui rendroit heureux nos enfants, si vous nous étiez enlevé ? Venez, venez apprendre au fils de Pompilius à imiter son digne pere : nous nous chargeons d'apprendre à tous les peuples comment on aime les bons rois.

Tatius leur répond par ses larmes ; il tend les bras à ses vieux amis, il les serre contre son sein, en leur rappellant leurs exploits, en leur demandant pour Numa le même amour qu'ils ont montré pour lui. Romulus, Romulus lui-même est ému de ce spectacle ; il proclame sur-le-champ Numa Pompilius commandant des légions sabines. Mille acclamations se mêlent aux trompettes ; et la fiere Hersilie, qui combat toujours avec les

Sabins, se félicite en secret d'avoir choisi cette place.

L'armée étoit prête à se mettre en marche, Romulus alloit donner le signal, Tatius chargeoit le prudent Messala de rendre la justice pendant son absence, lorsqu'une foule de femmes, d'enfants, de vieillards désolés, poussant des cris plaintifs, élevant leurs bras vers le ciel, vient se précipiter aux pieds de Tatius:

Eh quoi! vous nous abandonnez! quoi! nous avons deux rois qui devroient être nos peres, et tous deux nous laissent orphelins! Que Romulus s'éloigne de nos murs, nous sommes accoutumés à son absence: mais vous, vous, notre bon Tatius, qui nous aimez, qui restez toujours parmi nous, pourquoi nous quitter aujourd'hui? Et qui nous rendra la justice? qui nous consolera dans nos peines? qui nous soulagera dans nos maux? Vous le sa-

vez, quand nos victoires sont achetées avec le sang des citoyens, les peres, les enfants malheureux, les tristes veuves, viennent se réfugier près de vous; elles pleurent dans votre sein: vous pleurez avec elles, leur deuil est moins douloureux. Que deviendront ces infortunés, quand, loin de vous avoir pour consolateur, il leur faudra craindre pour vos propres jours? Eh! qu'allez-vous chercher dans les combats? que manque-t-il à votre gloire? nous vous vénérons comme un dieu, nous vous chérissons comme un pere: que vous faut-il de plus? quels biens plus grands peut vous procurer la victoire? Pour aller faire des esclaves, vous abandonnez vos enfants!

Ainsi parloit un vieillard. Tatius fondoit en larmes: il regarde Numa, il regarde ses vieux guerriers. Numa et les vieux guerriers tombent à ses genoux, en joignant leurs prieres aux

instances du peuple. Tatius n'hésite plus: il jette son casque, sa lance; et embrassant le vieillard qui lui avoit parlé: C'en est fait, s'écrie-t-il, il n'est de gloire pour moi que celle de vous être utile. Je ne vous quitterai que pour le tombeau.

A ces paroles, mille cris s'élancent vers le ciel, tous remercient les dieux, tous bénissent le bon roi; et la tendre Tatia, qui jusqu'alors s'étoit cachée dans la foule, Tatia vient se jetter dans les bras de son pere: Vous n'aviez pas cédé à mes larmes, lui dit-elle, mais j'étois sûre que vous céderiez à celles de votre peuple. C'est moi qui l'ai rassemblé, c'est moi qui l'ai averti du malheur qui le menaçoit, et je suis loin d'être jalouse de la préférence qu'il obtient sur moi.

Tatius serre sa fille contre son sein, embrasse en pleurant le jeune Numa, lui dit adieu, et recommande à ses

vieux Sabins de conserver, de défendre le trésor qu'il leur confie. Tatia, les yeux baissés, s'efforce de prendre une voix assurée pour souhaiter à Numa la gloire et le bonheur qu'il desire.

Enfin le signal se donne; le bon Tatius soupire en voyant défiler l'armée. Numa lui tend les mains de loin; le peuple, transporté de joie, prend dans ses bras et reporte dans Rome ce roi dont la présence le console de tous ses maux.

L'armée est en marche sur trois colonnes. La premiere, composée des légions romaines, ne reconnoît de chef que Romulus. Mais ce prince n'a point de poste fixe : monté sur un coursier de Thrace qui semble jetter du feu par les yeux et par les naseaux, il va, vient, vole; il est partout, et laisse le commandement des légions romaines au vieux Hostilius,

dont le fils fut depuis roi de Rome. A côté de ce guerrier marche le brave Horace, dont les trois enfants soumirent cinquante ans après la ville d'Albe par leur victoire sur les Curiaces. Massicus, Abas, Servius, le jeune Misene, qui descendoit du fameux trompette d'Énée, et le vaillant Talassius, sont au premier rang. Chacun d'eux s'est déja signalé par plus d'un exploit, chacun porte la dépouille de quelque fameux ennemi. Ces braves Romains forment toujours l'avant-garde dans les marches, l'aile droite dans les combats.

La seconde colonne est composée des légions latines. Là se trouvent les Laurentins, les Fidénates, ceux de Tellene, d'Aricie, de l'antique Politore, de l'agréable Lavinie. Tous ces peuples soumis par Romulus combattent à présent pour lui; ils sont glorieux d'une défaite qui leur a valu

le nom de Romains. Leurs vaillants chefs sont Azilas, Orimanthe, Féraltin; Ladon, fils de la nymphe Pérenna; et le beau Niphée, né dans la fertile Canente; et Cynire, prêtre d'Apollon, qui porte sur son casque le laurier sacré avec les bandelettes de son dieu. Cette troupe, toute d'infanterie, occupe le centre de l'armée dans les marches et dans les batailles.

Ce sont les braves Sabins qui marchent à la troisieme colonne. Cette arriere-garde terrible forme toujours l'aile gauche de Romulus. Le vieux Métius en a cédé le commandement au jeune Numa. Ce vénérable guerrier est redevenu soldat à la fin de sa carriere; mais son âge, mais sa gloire, ses cheveux blancs, ses cicatrices, lui attirent toujours ce respect indépendant des dignités. Métius est dans le rang, et Métius commande toujours. Auprès de lui se distinguent le sage

Catille, le redoutable Coras, et Tanaïs, et Talos, le vaillant Gallus, petit-fils du fleuve Abaris, l'aimable Astur, élevé sur les bords de la fontaine de Blandusie, et que toute l'armée croyoit l'amant de cette naïade, et le féroce Ufens, à qui une barbe épaisse, peinte de diverses couleurs, cachoit la moitié du visage. Tous ces guerriers suivent Numa.

Couvert de ses armes éclatantes, ivre d'amour et de joie, Numa s'avance à leur tête sur un coursier plus blanc que la neige, dont Tatius lui a fait présent. L'impatient animal bondit sous son jeune maître, frappe du pied l'air et la terre; et blanchissant de son écume le frein qui retient son ardeur, il s'indigne d'entendre hennir les chevaux de l'avant-garde.

A ses côtés, sur un char magnifique, s'avance la fiere Hersilie, armée comme Pallas, belle comme l'é-

pouse de Vulcain. Son casque étincelant porte pour cimier l'aigle romaine ; un carquois d'or brille sur son épaule ; dans ses mains est l'arc de Pandare, qu'Énée apporta en Italie, et qui fut transmis à son petit-fils Romulus. Le sage Brutus, ce chef d'une maison de héros, conduit le char de la princesse ; et l'amoureux Numa lui envie cette place. Numa, toujours les yeux sur Hersilie, marche à côté de son char. Sa beauté ne le cede point à celle de l'amazone ; mais l'habitude des armes donne à l'amazone un air plus guerrier : tels Apollon et sa sœur Diane parcourent en armes les montagnes de Cynthe ; tous deux sont également redoutables, tous deux éblouissent les yeux ; mais la fille de Latone conserve un air d'audace et de fierté qui n'est point empreint sur le doux visage de son frere.

L'armée s'avance d'un pas rapide

vers les bords du Liris et les campagnes d'Auxence. C'étoit là qu'elle devoit se joindre avec les troupes du roi de Capoue; mais il falloit traverser le pays des Herniques. Romulus envoie des hérauts leur demander le passage. Le roi des Herniques le refuse:

Je ne suis l'allié, dit-il, ni des Marses ni des Romains. Si l'armée de vos ennemis marchoit vers Rome, je ne souffrirois pas que son chemin fût abrégé en passant par mes états: je dois de même vous interdire cette route. Je crois garder la justice en gardant la neutralité.

Romulus frémit de colere en entendant cette réponse. Imprudent roi, s'écrie-t-il, tu connoîtras combien il est dangereux de ne pas se déclarer entre deux ennemis puissants. Dès aujourd'hui, tu deviens celui du vainqueur.

Forcé cependant de différer sa ven-

geance, et de prendre un long détour pour gagner les frontieres des Marses, il va franchir les montagnes des Simbruins, où l'Anio prend sa source.

Cette longue et pénible marche fatigue l'armée, mais elle est utile aux nouveaux guerriers dont Romulus l'a grossie. Numa sur-tout, le jeune Numa, fait un dur apprentissage du noble métier qu'il commence. Instruit par des maîtres aussi habiles que les Sabins, enflammé par son amour et par la présence d'Hersilie, Numa, aux dernieres journées, a déja l'expérience d'un vieux guerrier. Sans avoir encore combattu, il sait comment il faut combattre; et son courage bouillant, qui brûle de se signaler aux yeux d'Hersilie, attend avec transport la vue des ennemis.

Enfin l'on arrive sur les bords du Liris, fleuve qui sépare les Marses des Eques et des Herniques. Le roi de

Capoue, à la tête de trente mille hommes, y étoit campé depuis trois jours. A peine apperçoit-il l'avant-garde romaine, qu'il fait sortir toute son armée, la met en bataille, et, au son de mille instruments, attend l'arrivée de ses alliés.

Le roi de Rome fait sonner ses trompettes, et vient ranger ses guerriers vis-à-vis des Campaniens. Alors il s'avance vers le roi de Capoue : les deux monarques s'embrassent, se jurent une éternelle amitié. Mais l'impatient Romulus, qui brûle déja de connoître les soldats qui combattront avec lui, Romulus va parcourir leurs rangs.

A peine a-t-il fait quelques pas, que ses oreilles sont blessées du bruit que par-tout il entend : les Campaniens osent sourire en sa présence, osent parler sous les armes, et affecter une indiscipline qui excite le

courroux de Romulus. Il les regarde d'un œil sévere, écoute en pitié une foule de généraux qui font parade de leur vain savoir, ne daigne pas leur répondre, s'arrête en fronçant le sourcil, lorsqu'il apperçoit de vieux soldats commandés par de jeunes capitaines, lorsqu'il voit l'or et l'argent briller sur toutes les cuirasses. Il saisit un riche bouclier dont le poids sembloit fatiguer un jeune guerrier campanien ; le roi de Rome le tient de l'extrémité de ses doigts, et lit, en rougissant de colere, une devise amoureuse. Il arrache les lances de quelques soldats, les brise en les serrant dans sa main, et demande avec un souris ironique à quoi peuvent servir de telles armes.

Parvenu jusqu'au camp des Campaniens, il y pénetre. Quelle est son indignation en entrant sous des tentes magnifiques où brûlent les plus

doux parfums, où se trouvent des bains et des lits, où l'on a rassemblé toutes les inventions, tous les raffinements de la mollesse des villes! Il voit ici des jeux publics où les chefs campaniens vont s'arracher leur or, perdre leur fortune, leur repos, souvent l'honneur: là des lieux plus infâmes encore, où une troupe de courtisanes, presque aussi nombreuse que l'armée, tient école ouverte de vices, attire, retient les jeunes guerriers dans des liens flétrissants, endort leur courage, éteint leur vigueur, et les livre à l'ennemi, sans force, sans vertu, sans gloire: par-tout enfin l'indigne mollesse, la pernicieuse oisiveté, et la dégoûtante débauche.

Le roi de Rome sort précipitamment de ce camp. Il prend le roi de Campanie par la main; sans lui dire un seul mot, il le conduit dans les

rangs de l'armée romaine. Un silence profond y regne : l'attention, le respect, sont imprimés sur tous les visages. Chaque guerrier, ferme dans son poste, a les yeux sur son chef, et voudroit, pour obéir plus vîte, deviner l'ordre qu'il va donner. Le fer, l'airain, brillent par-tout : si l'or et l'argent ornent quelques armes, ce sont celles des princes ou des généraux ; la naissance ou la valeur a mérité cette distinction. A la suite de l'armée on ne voit ni femmes ni richesses, mais des chevaux pour remplacer ceux qui périront, des armes pour suppléer à celles qui seront brisées, des secours pour les blessés. Chaque soldat porte avec lui sa tente, ses vivres, ses armes ; aucun n'est fatigué ni de ce poids, ni de la route.

Leur vaillant roi se promene lentement au milieu de sa superbe ar-

mée : il observe, sans lui parler, le souverain de Capoue; et, prenant la javeline du dernier de ses soldats, il la met dans les mains de ce roi. Ce poids étoit trop fort pour le monarque, il la laissa tomber en rougissant. Romulus rompit alors le silence :

Roi de Capoue, je vous laisse juger si vos troupes et les miennes peuvent combattre sous le même étendard: les fiers lions et les agneaux timides n'ont pas coutume de s'unir. Votre armée m'affoibliroit. Mes Romains, dont l'habitude est d'attaquer toujours l'ennemi, perdroient la moitié de leurs forces à défendre leurs alliés. D'ailleurs, un danger plus certain me menace : l'air infecté qui regne dans votre camp pénétreroit dans le mien; l'indigne mollesse, plus redoutable que tous les fléaux, viendroit énerver mes soldats. Alors,

nous aurions beau remporter la victoire, ce seroit moi qui resterois vaincu. Roi de Capoue, votre alliance m'est chere; mais la gloire de mon peuple me l'est davantage. Si vous voulez que nous restions amis, séparons-nous : éloignez de moi ce dangereux camp; et, si vous ne pouvez forcer vos sujets à devenir des hommes, empêchez du moins qu'ils ne corrompent ceux qui le sont.

Ainsi parla Romulus : le jeune Capis, le fils du roi de Campanie, prince digne d'être Romain, baissoit les yeux en rougissant de honte. Son pere, terrassé par cet ascendant qu'a toujours un grand homme sur un roi ordinaire, demande à Romulus de lui tracer sa conduite, et promet de suivre ses conseils.

Je sais, lui répond Romulus, que les Samnites sont en marche pour

venir au secours des Marses ; mais la ville d'Auxence est sur leur route, et Auxence est en votre pouvoir. Allez vous enfermer dans ses murs, pour les défendre en cas d'attaque. Ne gardez avec vous que le tiers de vos troupes ; envoyez le reste au-devant des Samnites, sous la conduite du meilleur de vos généraux. Défendez-lui sur-tout d'en venir aux mains avec ce peuple redoutable, vos soldats ne pourroient pas leur résister : mais que votre armée harcele la leur; qu'en évitant le combat, elle fatigue les Samnites, et empêche leur jonction avec les Marses. Moi, pendant ce temps, je vais attaquer ces derniers : avec le secours de mon pere, je ne doute pas de la victoire. Alors, votre général laissera le chemin libre aux Samnites, qui s'avanceront sur Auxence, et se trouveront enfermés entre cette

ville, votre armée, et la mienne. Leur défaite inévitable terminera la guerre dans un jour.

Il dit, le jeune Capis se jette aux pieds de Romulus : O roi que j'admire, et que je respecte à l'égal de Mars votre pere, souffrez que le fils du roi de Capoue combatte sous vos enseignes. Je veux apprendre le dur métier des héros : eh! quel meilleur maître puis-je choisir! Songez, fils d'un dieu, que, formé par vous, je pourrai former à mon tour les sujets de mon pere ; et la gloire d'en faire des Romains ne sera due qu'à vous seul.

Le roi de Rome, touché de ces paroles, releve Capis, et lui donne sur-le-champ une cohorte à commander. Capis, plus fier d'être officier de Romulus, que d'être prince de Capoue, baise la main de son général, fait ses

adieux à son pere, et court occuper son poste. Le roi de Campanie part au moment même pour aller s'enfermer dans Auxence, avec dix mille guerriers. Le reste de son armée, sous la conduite d'un Grec qui servoit le roi de Capoue, marche à la rencontre des Samnites.

Romulus, impatient de commencer la guerre, veut aller, avant la nuit, asseoir son camp au-delà du Liris. Il trouve un gué; il se prépare à le passer, lorsque trois ambassadeurs des Marses se présentent devant lui. Leur aspect est vénérable : une longue barbe descend sur leur poitrine, leur tête chauve n'a plus que quelques cheveux blancs; un vase de bois est dans une de leurs mains, dans l'autre une fleche brillante. Ils s'avancent d'un air grave et fier.

Roi de Rome, dit le plus âgé, qu'y

a-t-il entre toi et nous? avons-nous désolé tes terres? avons-nous menacé ta ville? Qui es-tu? que veux-tu? que demandes-tu? Le roi de Campanie nous attaque en revendiquant des droits chimériques sur nos états; il en sera puni. Mais toi, tu n'as pas même ce vain prétexte. Nous ne te connoissons pas; tu n'as jamais entendu parler de nous, et nous ne possédons rien qui puisse exciter ta cupidité. Sais-tu à quoi se réduisent les présents que les dieux ont faits aux Marses? des bœufs, une charrue, et cette coupe; des fleches, et des massues. Voilà ce dont nous nous servons avec nos amis, ou contre nos ennemis. Nous donnons aux uns les fruits que notre charrue et nos bœufs nous procurent; cette coupe sert à faire avec eux des libations à Jupiter: nous lançons aux autres nos fleches, du plus loin que

nous les voyons; nos massues les écrasent, s'ils ont la témérité d'approcher. Roi de Rome, c'est à toi de choisir de cette coupe, ou de cette fleche. On dit que tu es fils d'un dieu; si cela est, fais du bien aux humains : si tu n'es qu'un homme, tremble d'attaquer des hommes aussi forts que toi, et plus justes.

Je n'ai jamais tremblé, leur répond Romulus avec des yeux pleins de fureur : je viens secourir mon allié, sans m'embarrasser de la justice de sa cause. Je suis le fils de Mars, et non pas de Thémis. Vieillard, retourne vers ton peuple, annonce-lui la guerre, et le joug; et laisse-moi cette fleche, le plus beau présent que j'aie reçu, puisqu'elle me promet des ennemis dignes de mon courage.

A ces mots, il arrache la fleche des mains du vieillard. Celui-ci le re-

garde long-temps en silence, leve les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la justice de sa cause, et se retire sans répondre un seul mot.

Aussitôt Romulus passe le Liris, et vient asseoir son camp sur les terres des Marses.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIEME.

Les Marses assemblés veulent nommer un général. La discorde se met parmi eux. On décide que celui des prétendants qui rompra un peuplier sera élu. Le jeune Léo demeure vainqueur, et cede le commandement à un vieillard. L'armée se met en marche : elle rencontre les Romains. Dispositions de Romulus. Humanité de Numa : il offre un sacrifice à Cérès, et délivre ses prisonniers. Cérès fait tomber à ses pieds le bouclier ANCILE. Léo attaque pendant la nuit le camp des Romains : il l'embrase, l'inonde de sang, et renverse Romulus.

Liv. IV.



F. M. Queverdo Del. Dambrun Sculp.

je vous rends la liberté.

LIVRE QUATRIEME.

CEPENDANT les Marses, assemblés dans la forêt sacrée de Marrubie, espéroient encore la paix, mais se préparoient à la guerre. Le sénat de vieillards qui gouverne ce peuple libre a déja député vers ses alliés, pour demander du secours : déja la jeunesse a pris les armes ; vingt mille guerriers, l'arc ou la massue à la main, attendent impatiemment le retour des ambassadeurs.

Bientôt on les voit arriver, la tête baissée, l'air sombre, s'avançant lentement au milieu de l'assemblée. On les entoure, on les interroge, on les presse de répondre. Préparez vos massues! s'écrient-ils; Romulus a choisi la fleche; il campe déja sur nos terres : il a osé nous parler du joug. A ce mot, un cri d'indignation se fait entendre;

clier, terminé par trois longues pointes, se plantoit dans la terre, et derriere ce rempart de fer l'adroit Astor tiroit des fleches que le dieu de Délos lui apprit à lancer. Ces fiers prétendants se levent, en demandant à commander. Les soldats, qui les estiment et les chérissent également, poussent de grands cris, les uns en faveur de Liger, les autres pour Penthée; la cavalerie veut Aulon, les archers demandent Astor.

Les quatre héros se regardent d'un œil farouche : déja l'aigreur se met dans leurs discours, déja la colere enflamme leurs visages. D'abord, chacun vante sa naissance et ses exploits; il rabaisse bientôt ceux de ses rivaux. L'injure à la tête altiere vient se placer au milieu d'eux: ils se menacent, ils se défient; Astor saisit une fleche, Penthée balance son javelot, Liger prépare son disque, le féroce Aulon leve sa terrible hache.

Aussitôt le prudent Sophanor, le plus âgé des sénateurs, se jette au milieu d'eux, et les arrête: Qu'allez-vous faire! s'écrie-t-il; voulez-vous donc assurer la victoire aux Romains, en ôtant aux Marses leurs défenseurs? Quoi! le vain desir de commander l'emporte dans vos cœurs sur l'amour sacré de la patrie! Eh! que deviendra-t-elle, cette malheureuse patrie, si ses plus dignes enfants tournent leurs armes contre eux-mêmes? Gardez-vous de penser qu'aucun intérêt personnel m'anime; je ne me plains pas de vous voir prétendre à un rang qui étoit dû peut-être à mes services, et siéroit bien à ma vieillesse. La gloire n'est pas à commander ses égaux; elle est à vaincre les ennemis: chaque goutte de sang perdue dans toute autre querelle est un vol fait à l'état. Ah! si la soif de ce sang vous dévore, en attendant les Romains tour

nez vos javelots contre moi. J'ai trop vécu, puisque je vois des héros, des freres, prêts à s'égorger. Frappez, Marses; mais auparavant écoutez mes conseils. Votre valeur est égale; votre naissance, vos exploits, vous illustrent également : ce sont ces bienfaits du ciel qui causent aujourd'hui vos querelles. Vous manquez de chef, chacun de vous mérite de l'être : c'est donc à la force du corps à décider ce que l'égalité des courages ne décideroit jamais. Qu'on attache une chaîne de fer au haut de ce peuplier antique : celui de vous qui, tenant cette chaîne, rompra l'arbre, ou le fera plier jusqu'à la terre, celui-là sera notre général.

Il dit, l'armée et le peuple applaudissent. Les prétendants déposent leurs armes, et jurent entre les mains de Sophanor d'obéir à celui qui restera vainqueur. A l'instant même qua-

tre Marses montent à la cime du haut peuplier ; ils y attachent avec de forts liens une longue et pesante chaîne, dont les larges anneaux déployés descendent jusqu'à la terre, en rendant un horrible son.

Les vieillards se placent pour juger, les trompettes vont donner le signal ; mais une voix se fait entendre, et l'on voit s'avancer un jeune Marse d'une taille haute et majestueuse, d'un visage noble et doux. Il est couvert d'une superbe peau de lion, dont les griffes d'or se croisent sur sa poitrine. La tête de l'animal, où sont encore attachées ses dents blanches et luisantes, forme le casque de ce guerrier. Des brodequins défendent ses jambes demi-nues ; son bras nerveux porte une massue armée de nœuds et de pointes de fer. Jeune et beau comme Apollon, fier et grand comme le dieu Mars, il marche d'un

pas léger jusqu'au milieu de l'assemblée. Là, il s'arrête, s'appuie sur sa massue, regarde les vieillards avec respect, et leur adresse ces paroles :

Tant que j'ai cru, sages sénateurs, que la prudence et les talents guerriers devoient être les premieres qualités d'un général, je me suis gardé de prétendre à un honneur dont mon âge me rendoit indigne. Vous décidez aujourd'hui que la force seule doit donner ce rang ; je me présente pour le disputer. Je ne puis, comme mes nobles rivaux, me prévaloir de ma naissance : Marses, je n'ai point d'aïeux. Mais cette peau de lion, dont vous me voyez revêtu, a couvert le grand Alcide, cette massue terrassa l'hydre de Lerne ; voilà mes titres de noblesse : mon courage et ma force, voilà mes droits pour tenter l'épreuve. Les Romains jugeront de l'un ; vous, Marses, vous jugerez de l'autre.

Ainsi parla le magnanime Léo : toute l'armée pousse des cris de joie. On tire au sort le rang que garderont entre eux les cinq prétendants. Le nom de Penthée est le premier, ensuite celui d'Astor; Liger le suit, Aulon vient après, Léo sera le dernier.

Les trompettes sonnent : le vaillant Penthée saisit la chaîne, il la secoue fortement ; mais le tronc du peuplier reste immobile, sa tête est à peine ébranlée. Penthée indigné s'épuise en vains efforts : couvert de sueur et plein de dépit , il quitte la chaîne, et va se cacher dans son bataillon.

Astor, l'aimable Astor s'avance; et le desir brûlant de commander lui fait oublier d'invoquer son maître Apollon. Le dieu mécontent abandonne l'ingrat disciple; sur-le-champ le bel Astor perd la moitié de ses forces. C'est en vain qu'il se roidit en

tirant à lui la chaîne; les feuilles du haut peuplier n'en sont pas même agitées.

Liger, plein de joie, s'élance vers l'arbre; il passe une main dans un des anneaux de la chaîne, tandis que de l'autre il la saisit au-dessus de sa tête; il rassemble toute sa vigueur, et donne une secousse épouvantable. Toutes les branches de l'arbre en sont émues; elles se choquent entre elles, comme battues par un grand vent: mais Liger, épuisé de l'effort, ne peut pas le redoubler. Les branches, en se balançant, reprennent doucement leur place: le brave Liger se retire plus lentement qu'il n'étoit venu.

Aulon se leve; tous les yeux se tournent vers lui. Il quitte son bouclier, dépouille sa cuirasse, et se plaît à montrer ses larges épaules, ses bras nerveux: il les éleve sur sa tête, en les roidissant; il fait deux fois le tour

de l'arbre, en souriant d'un air farouche; puis tout-à-coup il s'élance, saisit la chaîne aussi haut que ses deux mains peuvent l'atteindre, et retombe de tout son poids et de toute sa vigueur. Le peuplier cede, sa tête se courbe, déja l'armée applaudit : mais aussitôt l'arbre reprend son ressort; il se releve avec plus de force qu'il n'avoit été plié, et enleve le terrible Aulon, qui reste suspendu à la chaîne, balançant avec elle au gré du peuplier. Forcé d'abandonner l'entreprise, il s'élance à terre en écumant de rage, reprend précipitamment ses armes, et va les revêtir derriere son char.

Léo reste seul. Il s'avance; et adressant ses vœux à Hercule : Fils de Jupiter, lui dit-il, souviens-toi de l'hospitalité que te donna l'aïeul de ma chere Camille : regarde-moi du haut de l'olympe; ce coup-d'œil me

remplira de force. Vainqueur ou vaincu, je te voue un sacrifice.

A peine a-t-il achevé sa priere, qu'il sent couler dans tous ses membres une nouvelle vigueur. Il passe un de ses pieds dans le dernier anneau de la chaîne, la saisit avec ses deux mains à la hauteur de son front; réunissant ainsi toutes ses forces, il fait courber la tête du peuplier, plus lentement, mais plus près de la terre qu'elle n'avoit courbé sous la main d'Aulon. A peine est-il sûr de cet avantage, qu'il redouble son effort, invoque de nouveau Hercule; et, s'abandonnant à son impulsion, il fait crier l'arbre, le rompt, tombe à terre avec la chaîne, et la tête immense du peuplier vient l'ensevelir sous ses branches.

Le peuple et l'armée poussent de grands cris; le sénat déclare Léo vainqueur. Léo se releve, franchit d'un saut léger cet amas de branches bri-

sées ; et s'adressant aux soldats : Compagnons, leur dit-il, je suis votre général. Vous avez juré d'obéir à la force : mais la force doit obéir à la sagesse. Je vous commanderai sans doute, mais Sophanor me commandera. Sophanor a fait plus de campagnes qu'aucun de vous n'a vu de combats : c'est à son expérience à guider nos jeunes courages. Sophanor, sois notre tête, et que Léo soit ton bras. En disant ces mots, il fléchit un genou devant Sophanor.

Les Marses surpris croient voir un dieu dans Léo. Sophanor verse des larmes d'admiration : Non, mon fils, s'écrie-t-il, c'est à toi d'être notre chef. Eh ! que ne feront pas les Marses conduits par un autre Alcide? Mon fils, tu n'as pas méprisé ma vieillesse, tu as honoré mes cheveux blancs ; va, les dieux t'en récompenseront par des victoires. Je te les prédis d'avance; et

je rends grace aux immortels de ce qu'ils m'ont encore laissé un peu de sang pour le répandre à tes côtés, et un peu de voix pour célébrer tes louanges.

Mon pere, lui répond Léo, c'est pour toi que j'ai tenté l'épreuve; c'est pour te faire triompher que les dieux m'ont accordé la victoire. Marche à notre tête; je te le demande, je t'en conjure : si mes prieres ne suffisent pas, souviens-toi que tu as juré de m'obéir, et je t'ordonne de me conduire.

Ces paroles décident le vieillard. Il accepte le commandement; mais il exige que Léo soit son collegue. L'armée les proclame tous deux. Le vieux Sophanor paroît bientôt, couvert d'une antique armure. Son âge, son air vénérable, sa longue barbe blanche, inspirent le respect; son jeune collegue imprime la terreur. Tous

deux rangent les troupes, disposent la marche, et n'attendent plus que les alliés.

Ils arrivent: les Péligniens, les Amiternes, les peuples de Frentanie et de Caracene, descendent des Apennins, et viennent se joindre aux Marses. Sophanor, pour donner le signal du départ, fait élever dans l'air l'image du dragon que les Marses suivent aux combats.

Mais un horrible prodige arrête et glace d'effroi toute l'armée. Un aigle paroît au milieu des cieux, tenant dans ses serres cruelles un épouvantable dragon, qui, tout sanglant, respirant à peine, se replie, se débat encore, lance son triple dard, et cherche à blesser l'oiseau de Jupiter. Tous les soldats immobiles attendent dans le silence quelle sera la fin de ce combat: mais, au bout de quelques instants, l'aigle victorieux perce de son

bec terrible les écailles verdâtres de son ennemi, et le rejette sans vie au milieu des bataillons marses.

Quel présage pour ces guerriers! Léo, qui les voit tous pâlir, saisit le premier arc qu'il rencontre; il fixe l'aigle vainqueur, le suit de l'œil dans la nue, lui décoche une fleche acérée, et le fait tomber à ses pieds. Ainsi j'abattrai l'aigle romaine, s'écrie-t-il; ainsi je vengerai les peuples qu'elle voudroit asservir. Marses, ne redoutez plus rien: le meilleur des augures, c'est la justice de sa cause. Vous combattez pour la patrie, et Romulus pour l'ambition: marchez, les dieux sont pour nous.

Ces paroles, son action, chassent la crainte de tous les cœurs. Les Marses ranimés font retentir les airs de mille cris: tous se croient invincibles avec Léo. L'armée, pleine d'espoir et de joie, s'avance à grandes journées.

Elle rencontre les Romains dans la plaine de Lucence, bornée au nord, à l'orient par des collines, au midi, à l'occident par des forêts. Romulus, maître des bois, avoit dressé son camp sur leur lisiere; Sophanor et Léo viennent asseoir le leur au pied des montagnes: le fleuve Fucin sépare les deux armées.

Aussitôt Romulus s'avance jusques sur la rive, et reconnoît la position des ennemis. Il examine le terrain qu'ils occupent, le compare avec le sien, mesure des yeux la plaine, remarque jusqu'au moindre buisson, fait sonder le Fucin, s'assure d'un endroit où il est guéable. Certain de toutes ses observations, il revient dans sa tente, assemble ses chefs, et leur annonce que le lendemain, au lever de l'aurore, il tentera le passage du fleuve. Ses capitaines paroissent surpris: mais Romulus, en peu de mots,

leur explique l'ordre de l'attaque, la place où chacun combattra, celle où il attirera l'ennemi, ce qu'il doit faire s'il est vainqueur, ses ressources s'il est repoussé; il leur prouve enfin qu'il a tout disposé pour une victoire certaine, et tout prévu pour une défaite.

Ses vieux généraux l'admirent : Numa, ivre de joie, ne peut contenir ses transports. Le voilà donc venu, ce jour qu'il desire depuis si long-temps! cet heureux jour où il pourra se montrer digne d'aimer Hersilie! Le fougueux amant vole au quartier des Sabins; il parcourt leurs tentes, en appellant chaque chef, chaque soldat, par son nom; il leur annonce la bataille, les embrasse, les caresse, compte en soupirant les heures qui doivent s'écouler avant le combat; et, dans l'ardeur qui l'enflamme, il murmure contre Romulus de ce qu'il ne tente pas, à l'instant même, le passage du fleuve.

Tandis que Numa se livre sans réserve aux sentiments qui l'agitent, il voit rentrer dans le camp un détachement romain qu'on avoit envoyé surprendre un village. Hélas! cette cruelle commission n'avoit été que trop bien exécutée. Les Romains ramenoient avec eux des femmes, des enfants, des vieillards éplorés. Les mains de ces malheureux étoient attachées derriere leur dos; ils marchoient la tête baissée, l'œil morne et noyé de pleurs. La mere, la fille, l'époux, levoient l'un sur l'autre des regards timides; ils n'osoient se parler: ils faisoient de vains efforts pour se rapprocher et mêler leurs larmes. Mais les farouches soldats leur refusoient cette foible joie; ils pressoient leurs pas tardifs avec des menaces, avec le bois de leurs lances, quelquefois avec le fer ensanglanté. Les barbares! ils étoient moins inhumains pour les ani-

maux qu'ils conduisoient pêle-mêle avec leurs captifs : ils maltraitoient des vieillards et des femmes, et ménageoient avec soin les bœufs ou les moutons qu'ils leur avoient enlevés.

Numa ne peut soutenir ce spectacle. Il quitte tout, il oublie tout, pour voler au secours de ces malheureux. Ils étoient déja devant le pavillon royal, où, confondus avec leurs troupeaux, ils attendoient qu'on ordonnât de leur sort. Numa va se jetter aux pieds de Romulus : O mon roi ! s'écrie-t-il, regarde les horreurs que l'on commet en ton nom : regarde ces infortunés, arrachés de leurs asyles, chargés de fers et d'outrages. Eh ! qu'ont-ils fait? quel est leur crime? Ah! terrassons tes ennemis, immolons ceux qui te résistent, que le sang coule dans les combats ; les périls excusent la cruauté. Mais attaquer des malheureux qui ne se défen-

dent pas, mais vaincre des vieillards, des femmes, et leur insulter quand ils sont vaincus; c'est une lâcheté, c'est une barbarie, que les immortels doivent punir. Fils d'un dieu, c'est à toi d'en faire justice; délivre ces captifs, renvoie-les dans leurs maisons, rends-leur....

Jeune homme, interrompt Romulus, j'ai pitié de ton ignorance. Ces esclaves, ces troupeaux, ne sont point à moi; ils appartiennent à mes guerriers : c'est le prix de leur valeur, de leurs travaux et de leur sang. Avant d'être humain pour mes ennemis, il faut que je sois juste envers mes compagnons. Je dois partager ces esclaves entre les chefs de mon armée, ils en disposeront ensuite: et pour qu'aucun n'ait à se plaindre, le sort réglera les portions.

Eh bien! reprend Numa en se relevant, je suis un de vos chefs, je dois être admis au partage.

Romulus reconnoît ses droits. On apporte l'urne des sorts, et l'on voit s'avancer, pour avoir part au butin, les différents chefs de l'armée : semblables à une meute courageuse qui vient de forcer un jeune cerf, elle respecte sa victime tant que son maître est auprès d'elle ; mais l'œil ardent, la gueule béante, elle attend qu'on la lui livre, en haletant de fatigue et de joie.

Cérès, qui veilloit sur Numa et qui applaudissoit du haut du ciel à son humanité, Cérès dirigea les sorts, et lui fit tomber en partage la plus nombreuse portion.

Numa s'empare de ses prisonniers, se fait suivre de ses troupeaux, et marche vers l'épaisse forêt qui environnoit le camp. Là, il éleve un autel de gazon, le couvre de bois pour consumer la victime, choisit une génisse blanche, répand du lait entre ses cornes,

l'immole, et, la mettant toute entiere sur le bûcher, avant d'en approcher le feu, il adresse cette priere à Cérès : Fille de Jupiter, je vous offre cette victime ; mais malheur à Numa s'il pensoit que le sang d'une génisse suffît pour lui attirer votre appui! Non, ce n'est point en égorgeant les animaux que l'on se rend les dieux favorables; un malheureux soulagé leur est plus agréable qu'une hécatombe. Recevez donc, ô Cérès, une offrande plus digne de vous. Alors il se retourne vers ses captifs : Infortunés, leur dit-il, je vous rends la liberté. On vous a dépouillés de vos biens, prenez du moins ceux que je possede; je vous donne tous ces troupeaux : partagez-les entre vous, retournez dans vos maisons, et bénissez le nom de Cérès; c'est elle qui vous délivre.

Il dit : ces malheureux ne savent si c'est un songe ; ils restent le cou

tendu, les mains jointes, la bouche ouverte. Numa parloit encore, qu'une flamme céleste descend sur sa tête, tourne trois fois autour de sa chevelure, et va mettre le feu au bûcher qui soutenoit la victime. Aussitôt le bois s'embrase, sa flamme longue et brillante s'éleve vers le ciel, le tonnerre gronde, fend la nue, et un bouclier d'or tombe aux pieds de Numa. Au même instant une voix forte comme le cri d'une armée prononce ces paroles : Le possesseur de ce bouclier sera toujours invincible. Numa, les dieux veillent sur toi : on ne leur plaît, on ne leur ressemble, qu'en exerçant l'humanité. Alors le tonnerre se tait, le calme revient dans les airs, la victime n'est plus qu'un monceau de cendre, et une odeur d'ambrosie répandue tout-à-l'entour annonce que c'est une divinité qui est venue parler à Numa.

Numa, jusqu'à ce moment prosterné contre la terre, se releve, et sent dans son cœur cette joie si douce que laisse toujours une bonne action. Il examine le bouclier céleste : il étoit d'or pur, échancré à la maniere des Thraces. On y voyoit représenté, par un travail admirable, tous les événements du regne d'Astrée, de ce beau regne, plus effacé qu'aucun autre de la mémoire des hommes, parceque le bien s'oublie aisément. D'un côté, l'on voyoit un peuple que la famine affligeoit, recevant d'un peuple voisin la moitié des biens qu'il possede : là, c'étoient des freres diminuant de concert leur héritage pour former un champ à l'orphelin qu'ils ont rencontré: plus loin, un pere de famille, à la tête de ses enfants, faisoit la moisson, et alloit secrètement arracher des épis aux gerbes pour les jetter sur le chemin

des glaneurs. Par-tout, le bouclier céleste présentoit des actions de bienfaisance ou de vertu. L'ouvrier immortel avoit jugé sans doute que c'est sur-tout au milieu de la guerre qu'il faut rappeller aux hommes l'humanité.

Pendant que Numa, surpris, admiroit un si beau travail, les captifs qu'il avoit sauvés formoient à ses pieds un tableau digne d'être sur le bouclier céleste. A genoux devant Numa, les mains tendues vers lui, ils témoignoient, par leurs larmes, par des mots entrecoupés, leur reconnoissance et leur joie: les meres élevoient leurs enfants pour qu'ils vissent leur libérateur; les épouses venoient baiser ses habits; les vieillards lui présageoient les plus belles destinées; tous le bénissoient en pleurant; tandis que le plus âgé d'entre eux, perçant la foule, s'approche,

courbé sur un bâton noueux, et tient ce discours à Numa :

Jeune homme, que les dieux te rendent tous les biens que tu nous as faits! Nous n'avons jamais été les ennemis de ton peuple : nous sommes de pauvres pasteurs vivant sur de hautes montagnes entre les Marses et les Herniques, indépendants de ces deux peuples, souvent opprimés par eux. Nous l'avions dit aux soldats de Romulus; mais ils nous ont traités en ennemis, quoique certains que nous ne l'étions pas : toi, tu nous as crus tes ennemis, et tu nous traites en freres. Va, les dieux te protégeront : ils t'éprouveront peut-être; mais tu ne succomberas pas. Adieu; souviens-toi des Rhéates, c'est ainsi que nous nous appellons : si jamais tu viens dans nos montagnes, tu entendras nos petits-enfants bénir le nom de Numa.

Après avoir dit ces paroles, le vieillard va présider au partage que les Rhéates font entre eux des troupeaux donnés par Numa, tandis que ce jeune héros, se dérobant à leur reconnoissance, emporte le bouclier d'or, et rentre tout pensif dans le camp.

Il songeoit à Hersilie : son cœur, plein d'espérance et de joie, se livroit tout entier à l'amour. Il tourne ses pas, malgré lui, vers la tente de la princesse. Arrivé à la porte, il n'ose en franchir le seuil : il s'arrête, soupire, et tremble d'aller plus loin. Ce guerrier qui porte à son bras un bouclier qui le rend invincible, ce héros qui pénétreroit sans crainte dans le camp des ennemis, n'ose entr'ouvrir le voile de pourpre qui ferme le pavillon de celle qu'il aime.

Enfin il souleve ce voile, et ses yeux timides cherchent la princesse :

elle n'étoit pas dans sa tente. Numa en devient plus hardi ; il s'avance d'un pas plus ferme, pénetre dans cet asyle, et par-tout il trouve Hersilie. Voilà ses armes, voici ses javelots, son arc, et sa lyre d'or, et ses vêtements, et la peau de lion qui lui sert de lit. Numa demeure immobile, il n'ose toucher à tout ce qu'il voit, il ne peut en détourner les yeux. Une douce langueur s'empare de ses sens ; il n'a plus la force de se soutenir, il s'assied en tremblant sur le siege où Hersilie s'est assise, il respire l'air qu'elle a respiré ; cet air l'enivre, sa raison s'égare, sa poitrine est oppressée, des larmes brûlantes inondent son visage.

Tout-à-coup mille cris font retentir le camp ; les trompettes sonnent, on entend un bruit effroyable dans le quartier de Romulus. Hersilie, Hersilie elle-même, l'air troublé, les cheveux épars, arrive en criant : Aux ar-

mes ! Elle saisit précipitamment son casque, ses javelots ; et, sans bouclier, sans cuirasse, elle veut retourner au combat. Ah ! princesse, lui dit Numa en l'arrêtant, je cours faire armer les Sabins : mais du moins prenez ce bouclier, bienfait d'une puissante déesse ; c'est en vous couvrant qu'il défendra ma vie. Il dit : sans attendre de réponse, il lui laisse le bouclier céleste, et court chercher ses braves soldats.

C'étoit Léo qui causoit cette alarme. Dès que Léo s'étoit vu si près des Romains, il avoit conçu le projet de les attaquer le premier. Sage Sophanor, avoit-il dit à son collegue, sois sûr que Romulus nous attaquera demain : il est de notre gloire de le prévenir. Dès que l'étoile du soir aura paru, je sortirai du camp avec trois mille hommes : je passerai le fleuve à la nage, j'irai porter la flamme et la

mort jusques dans la tente de Romulus ; et si le succès couronne mon entreprise, j'en médite une plus impor tante.

Sophanor l'embrasse. Il court avec lui choisir trois mille Marses ; il les arme de courtes épées, de casques sans panache de boucliers noircis : il leur fait valoir l'honneur de marcher avec Léo. Aussitôt que les ténebres couvrent la terre, Léo sort avec eux, remonte le fleuve, le traverse, remet en ordre ses soldats, les encourage, les excite, fait passer dans leurs cœurs toute l'audace du sien ; et ces braves guerriers, serrés les uns contre les autres, gardant le plus profond silence, certains de vaincre sous leur chef, marchent d'un pas léger et rapide vers le quartier de Romulus.

Ils arrivent aux gardes avancées ; ils les égorgent avant qu'elles aient pu résister : celles qu'ils trouvent ensuite

ont le même sort. Sans être découverts, sans être arrêtés, ils parviennent jusqu'aux tentes du roi de Rome ; c'est alors que, jettant de grands cris, renversant tout ce qu'ils rencontrent, ils portent le carnage et l'effroi jusqu'au pavillon royal.

Romulus, seul dans sa tente, méditoit en ce moment l'attaque du lendemain. Au premier bruit, il se leve, écoute, et frémit de colere en distinguant les cris des vainqueurs. Furieux d'être surpris par des barbares, il remet précipitamment son casque, prend son bouclier, saisit deux javelots, et court se jetter au milieu du carnage. Il vole, il frappe, il appelle. Sa voix tonnante retentit aux deux bouts du camp. Ses guerriers accourent en foule : Horace, Misene, Brutus, Abas, arrivent en armes ; ils trouvent leur vaillant roi résistant seul aux ennemis. Déja sa main foudroyante a

fait mordre la poussiere au courageux Ophelte, au brave Aulastor, à Sopharis, à Corinée. Penthée, le malheureux Penthée vient d'acheter de sa vie l'honneur d'avoir atteint Romulus. Son javelot a percé la cuirasse du roi; celui de Romulus a percé le cœur de Penthée. Les Marses étonnés sentent leur ardeur s'affoiblir: ils n'attaquent plus, ils se défendent; poussés de toutes parts, ils cherchent, ils demandent Léo.

Léo, qui avoit pénétré dans le foyer de Romulus, Léo reparoît à l'instant. D'une main il tient sa massue, de l'autre un faisceau embrasé. A cette vue, les Romains s'arrêtent, les Marses jettent des cris de joie. Le fier Léo vole à leur tête; il lance des brandons allumés à travers les tentes romaines; le feu se communique avec fureur; la toile s'embrase, le bois pétille. Léo, pour qui l'incendie est trop lent, l'aug-

mente à coups de massue. Il s'élance à travers les flammes, il immole Abas, Massicus, Tibur; Talassius tombe sous ses coups. Le brave Misene l'arrête un moment; mais Léo foule aux pieds le corps de Misene. Léo porte la mort et le feu; Léo se fraie un chemin de flamme. Ainsi la lave brûlante descend du sommet de l'Etna, roule à gros bouillons dans la campagne, emporte, consume, détruit les pierres, les arbres, les rochers, et couvre de flots embrasés tout ce qu'elle trouve sur son passage.

A ce spectacle, Romulus agite ses dards, jette son immense bouclier sur ses épaules, et marche à travers le carnage pour s'opposer à Léo. Il le joint, il veut lui parler; la fureur lui ôte la voix. Il le mesure avec des yeux étincelants; il cherche la place où il doit le frapper, et, balançant le plus fort de ses javelots, il rassemble toute sa

force, et le lance contre Léo. La peau du lion de Némée en eût peut-être été percée ; peut-être ce coup terrible terminoit pour jamais les exploits du jeune héros : mais le javelot de Romulus rencontre la pesante massue dont Léo frappoit les Romains ; il pénetre à travers les nœuds et les pointes de fer dont elle est armée, s'attache à cette massue, et l'arrache des mains de son maître.

Léo, désarmé, s'arrête ; et regardant autour de lui, il apperçoit une pierre énorme que l'on n'avoit pu enlever du camp, et qui servoit de borne aux laboureurs. Léo la saisit, l'arrache, l'éleve sur sa tête, et la lance à son ennemi.

Romulus atteint tombe sous la pierre. Ses guerriers accourent et le dégagent. Mais le roi de Rome ne peut plus se soutenir : brisé par le coup terrible, vomissant un sang épais et noir,

la tête penchée, les bras pendants vers la terre, sans force, sans mouvement, presque sans vie, il est rapporté dans sa tente, au moment où Hersilie et Numa viennent le secourir à la tête des Sabins.

FIN DU LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIEME.

Hersilie et Numa repoussent les Marses. Retraite de Léo. Romulus fortifie son camp. Nouveaux exploits de Léo. Jonction des Marses et des Samnites. Romulus assemble son conseil. Numa va se rendre maître des défilés des monts Trébaniens. Il trouve dans ces montagnes un peuple dont il est aimé. Défaite des Marses dans les défilés. Combat singulier de Numa et de Léo. Magnanimité de Numa. Il apprend que Tullus est mourant; il quitte tout pour voler près de lui.

Liv. V.

F. M. Queverdo Inv. Del. 1785. Dambrun Sculp.

mais Cerès veillant sur lui.

LIVRE CINQUIEME.

Comme un immense quartier de roc, détaché de la cime d'une montagne, roule avec fracas vers la plaine, accroît en roulant sa violence, brise ou emporte tout ce qu'il trouve sur sa route; les nymphes, les bergers effrayés fuient avec de grands cris, les troupeaux éperdus se précipitent dans la vallée, le laboureur tremblant reste immobile et glacé d'effroi : mais le rocher, au plus fort de sa chûte, rencontre deux chênes robustes qui, nés tout près l'un de l'autre, ont entrelacé depuis cent ans leurs racines et leurs troncs; là il s'arrête; les deux arbres soutiennent le choc, les bergers et les troupeaux sont sauvés : de même Léo s'arrête en rencontrant Hersilie et Numa.

La fiere amazone, armée du bou-

clier céleste, fut la premiere à l'attaquer. Barbare! lui cria-t-elle, c'est Jupiter qui te livre à moi; voici ton heure fatale: va te vanter dans les enfers d'avoir blessé le grand Romulus. Elle dit, et lance de toute sa force un javelot noueux que sa fureur l'empêche de diriger. Le fer vole, passe à côté de Léo, et va percer le vaillant Télon, qui, dans ce moment, dépouilloit Aruncus. Léo, sans s'émouvoir, arrache le javelot du corps de Télon; et regardant Hersilie avec un sourire amer: Je te rends ton arme, lui dit-il; apprends à t'en mieux servir. En disant ces mots, il lance le javelot à la princesse; et Numa, le tendre Numa, se jette au-devant du fer: il oublie que le bouclier céleste défend les jours d'Hersilie; son corps lui paroît un bouclier plus sûr. C'est au milieu de sa poitrine que vient tomber le javelot: sa pointe cruelle perce l'or et l'ai-

rain de la brillante cuirasse, et déchire encore le sein du généreux amant; une légere teinte de pourpre se répand sur ses armes. Numa qui voit couler son sang ne songe qu'à Hersilie: plus ce coup a été terrible, plus il rend graces au ciel d'en avoir préservé son amante. Mais ce sentiment fait place au desir de la vengeance : il s'élance vers Léo. Un flot de combattants les sépare: ils se cherchent long-temps tous deux, ils ne peuvent plus se joindre.

Alors Numa se jette sur les Marses, et les fait tomber sous ses coups, comme le moissonneur fait tomber les épis. Toujours auprès d'Hersilie, il frappe d'une main, de l'autre pare tous les coups qui menacent l'amazone. Celle-ci s'abandonne à sa fureur: elle immole Ocrès, Opiter, Soractor, et le jeune Alméron; Alméron, le seul espoir, l'unique enfant

de la malheureuse Almérie. Cette tendre mere l'avoit prévu.

Quand les Marses s'étoient assemblés pour aller combattre les Romains, Alméron, âgé seulement de quatorze ans, avoit fui de la maison de sa mere, pour aller joindre l'armée. Au moment du départ, cette triste mere arriva, cherchant son fils, le demandant à tous ceux qu'elle rencontroit. Le jeune Alméron l'apperçut, et voulut aller se cacher dans les derniers rangs. Mais où ne pénetre pas l'œil d'une mere? Almérie le découvre, vole à lui, le serre dans ses bras, l'arrose de ses larmes; et tandis qu'Alméron, la pâleur sur le visage, les yeux attachés à la terre, n'ose lever son front vers celle dont il craint les reproches, elle lui dit avec des sanglots: Mon fils, mon cher fils, mon unique bien, tu veux me fuir! tu veux quitter ta mere! Eh! qu'iras-tu faire dans

les combats? Ton foible bras ne peut encore soutenir un javelot; les fleches que tu lances ont à peine la force de faire périr un jeune faon : et tu veux aller te mesurer avec les plus fameux guerriers de Rome! O mon enfant, mon cher enfant, attends du moins, pour m'abandonner, que tu n'aies plus besoin de ta mere; attends, pour me faire mourir, que tu puisses vivre sans moi. Tu pleures, tu m'embrasses, et tu ne me promets pas de renoncer à ce cruel dessein! Et vous, Marses, vous le souffrez, et vous avez eu une mere!..... Eh bien! qu'on me donne des armes, je suivrai par-tout mon fils, je partagerai ses périls, je le couvrirai de mon corps; et l'on jugera du courage que donne l'amour maternel.

Depuis ce jour, Almérie n'a pas quitté son fils chéri. Léo, qui les aimoit tous deux, leur avoit défendu de s'éloigner de lui; et dès que le jeune

Alméron avoit décoché sa fleche, il revenoit se mettre en sûreté entre sa mere et son général. Mais dans cette nuit désastreuse, ils furent séparés de Léo: la terrible Hersilie les rencontra; et, malgré les cris, malgré les efforts d'Almérie, elle enfonça son épée dans la poitrine d'un foible enfant. Alméron tomba comme une tendre fleur moissonnée à sa premiere aurore; ses yeux, avant de se fermer, chercherent les yeux de sa mere. Sa mere le vit, et mourut sans avoir été frappée.

Numa, moins cruel, mais aussi redoutable, n'immole que ceux qui résistent. Hisbon, Marsenna, Privernus, ont expiré sous ses coups; Nasamon et Séralpin ont tous deux mordu la poussiere. Liger, le brave Liger, ose attendre le héros, et lui lance de près son disque. C'en étoit fait de Numa, s'il n'eût baissé la tête dans ce

moment : le disque tranchant coupe le sphinx que l'on voyoit briller sur son casque , et fait voler au loin les deux panaches couleur de pourpre. Numa se précipite sur Liger , et brise sa lance dans sa poitrine : s'armant alors de la terrible épée de Pompilius, il fend la tête à Orimanthe, coupe la main droite à Tarchon , fait tomber à ses pieds Quercens ; et poussant et pressant les Marses mis en fuite, il parvient enfin à les chasser du camp. Léo seul y étoit resté.

Abandonné de tous les siens, Léo ne regarde pas s'il est seul : il a retrouvé sa massue, il n'a plus besoin d'armée. Mais les Sabins l'environnent, et le féroce Ufens s'avance , en lui criant d'une voix terrible : Ce n'est pas ici l'assemblée des Marses, où il suffit de plier un arbre pour être élu général : il faut mourir, tu ne peux échapper. Léo l'écoute, et sourit : il

évite d'un saut léger le javelot qu'Ufens lui lance ; aussitôt il se précipite sur lui, le saisit au milieu du corps, le serre, l'étouffe dans ses bras nerveux, le jette contre la terre, pose un pied sur ce cadavre palpitant, et levant fièrement la tête, il porte des yeux tranquilles sur ce cercle de glaives sanglants dont il est environné. Inaccessible à la crainte, il promene des regards assurés, avant de choisir la place par où il veut s'élancer. Enfin, décidé à la retraite, il fond sur ceux qui lui ferment le passage : il les écarte, les écrase à coups de massue ; et s'éloignant lentement, comme un loup encore affamé s'éloigne d'une bergerie, trois fois il s'arrête, se retourne, et trois fois il fait reculer les bataillons qui le poursuivent. Bientôt il rejoint ses guerriers ; sa voix terrible les arrête : il les rallie, les remet en ordre, remplit seul l'intervalle qui

les sépare des Romains, et marche entre les deux armées, couvrant l'une et repoussant l'autre.

Numa, irrité de ces exploits qu'il admire, Numa veut aller attaquer Léo : mais un bruit qu'il entend sur le bord du fleuve attire son attention. C'étoit le vieux Sophanor, à la tête de son armée, qui venoit protéger la retraite de son collegue. Les Marses feignent de vouloir passer le Fucin : Numa, pour défendre la rive, est obligé d'abandonner Léo ; et ce terrible guerrier, avec ce qui lui reste des siens, s'éloigne sans péril de ce camp qu'il a rempli de carnage.

Le prudent Sophanor, instruit dès long-temps au métier de la guerre, tint son armée au bord du fleuve, jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Numa et les Sabins, malgré les fatigues de cette nuit terrible, ne quitterent pas l'autre rive. Au point du

jour, Sophanor, certain que Léo avoit eu le temps d'exécuter ses projets, retire ses troupes. Numa ramene les siennes sous leurs tentes.

Dès ce moment il ne s'occupe que des blessés : Marses ou Romains, tous ceux que des secours peuvent sauver ou soulager sont également secourus par Numa. Il cherche dans les lieux où l'on a combattu ceux qui respirent encore, avec le même zele, avec la même ardeur qu'il cherchoit pendant le combat ceux qui résistoient le mieux. Il ne songe plus à la gloire; il ne songe qu'à être humain : des en nemis vaincus sont devenus pour lui des freres.

Après avoir rempli ces devoirs sacrés, après s'être assuré lui-même que ses braves Sabins peuvent se livrer au repos, Numa court à la tente de Romulus sans se donner le temps de panser sa blessure : le besoin de re-

voir Hersilie étoit plus pressant pour lui. Il arrive au pavillon royal; il voit le roi de Rome couché sur une peau de léopard, enveloppé de voiles sanglants, entouré de sa fille et des chefs de son armée. Moins occupé de ses maux que de la position de ses troupes, il gardoit un sombre silence qu'il interrompit en appercevant Numa: Je t'attendois, brave jeune homme! s'écria-t-il: je sais déja tes exploits; toi seul as sauvé mon armée. Approche; viens m'embrasser: ta gloire soulage mes douleurs. Numa tombe à genoux, en baisant la main du roi. Leve-toi, lui dit Romulus, songe à exécuter ce que je vais te prescrire.

Les barbares nous ont surpris. L'état où je suis m'oblige de différer ma vengeance. Peu de jours suffiront pour me rendre mes forces; mais pendant ce peu de jours, il faut mettre mon camp à l'abri de toute insulte.

Va donc, brave Numa, prends avec toi dix cohortes, mene-les couper dans la forêt cinquante mille pieux, tous de la hauteur d'un homme, et acérés par les deux bouts. Vous, Métius, pendant ce temps, faites creuser un fossé large et profond qui, dans un quarré parfait, entoure et ferme tout mon camp: vous ne laisserez qu'une entrée au milieu de chaque côté. Vous emploierez à ce travail mes légions latines; ce sont celles qui ont le moins souffert dans l'attaque de cette nuit. Allez: que tout soit prêt avant la fin du jour; vous viendrez ensuite prendre mes nouveaux ordres.

Il dit; Métius et Numa ont obéi. Le prudent Romulus fait enfoncer les pieux dans le fossé, à peu de distance les uns des autres; il les lie fortement ensemble pour qu'on ne puisse les arracher, les recouvre ensuite de terre; et, mettant leurs pointes aiguës

de niveau avec le terrain, il s'environne ainsi d'une forêt de dards. Métius et Numa achevent cet ouvrage en trois jours; ils placent aux quatre portes huit redoutes pleines de soldats: et les Romains, aussi tranquilles dans ce camp que s'ils étoient au milieu de leur ville, admirent comment le génie d'un seul peut sauver ou perdre des milliers d'hommes.

Sophanor, tranquille sur l'autre rive, avoit vu les travaux de Romulus sans les troubler. Le roi de Rome, inquiet de cette inaction, ne pouvoit comprendre le motif qui empêchoit les Marses d'agir. Que fait donc ce terrible Léo? disoit-il. Ah! sans doute il doit être content d'avoir blessé Romulus: mais Romulus n'est pas vaincu; la guerre est à peine commencée. Pourquoi ce vaillant guerrier, si propre aux exploits nocturnes, ne tente-t-il pas de venir une seconde fois brû-

ler mon camp? O Jupiter! ô Mars mon pere ! encore quelques jours de douleur, et ce bras aura recouvré sa force ; ce bras ne se cachera plus derriere des retranchements.

Ainsi parloit Romulus, quand il voit paroître un soldat campanien, couvert de sang et de poussiere. Il arrivoit, tout haletant, de la ville d'Auxence, où le roi de Campanie avoit été se renfermer. Quelle nouvelle m'apportes-tu? s'écrie le roi de Rome : les Samnites ont-ils franchi l'Apennin? mon allié est-il assiégé dans sa ville? Votre allié est au pouvoir des ennemis, répond le soldat. Léo, le terrible Léo, a paru sous les murs d'Auxence, au moment où nous le croyions occupé de vous combattre. Il a pris la ville et le roi, s'est emparé de ses trésors, de ses troupes, de ses magasins. Non content de ce succès, il a couru surprendre l'armée qui arrêtoit les Sam-

nites à la descente de l'Apennin · il a dispersé cette armée, et a ouvert le passage à ces redoutables ennemis.

Romulus, à ces paroles, laisse tomber sa tête sur sa poitrine, ne répond point, et demeure immobile. Mais bientôt il est rendu à lui-même par un bruit éclatant de trompettes et de clairons qui retentissent au-delà du fleuve. C'étoit Léo, c'étoit l'invincible Léo, conduisant au camp de Sophanor le roi de Capoue prisonnier, quatre mille captifs, un immense butin, et la superbe armée des Samnites. On les voit s'avancer dans la plaine, au bruit de mille fanfares. Le roi de Campanie, éclatant d'or, est monté sur un superbe coursier. Léo, couvert de sa peau de lion, marche à pied à côté de lui : ses braves Marses l'environnent ; et vingt mille Samnites, revêtus d'un acier brillant, ferment sa marche triomphale.

Bientôt leurs tentes se dressent auprès de celles de Sophanor : les deux armées sont réunies. Dès que la nuit a étendu ses voiles, mille feux allumés sur le bord du fleuve tiennent les Romains dans l'alarme, et leur font craindre d'être attaqués.

Ces braves Romains, à qui la vue de l'ennemi faisoit toujours pousser des cris de joie, observent un silence morne à l'aspect de ce camp terrible. Les soldats se regardent d'un air effrayé ; les chefs n'osent se communiquer leurs craintes ; tout le monde tourne les yeux vers Romulus. On double les gardes, on se tient prêt au combat : malgré la force des retranchements, malgré la valeur et le nombre des troupes, l'inquiétude est peinte sur tous les visages.

Romulus lui-même est ému : mais il affecte un visage tranquille. Appuyé sur une longue javeline, mar-

chant doucement à cause de sa blessure, il visite ses quartiers, encourage ses soldats; et, quoique son cœur soit plein de tristesse, il remercie hautement les dieux de ce qu'ils lui livrent ensemble tous ses ennemis.

Cependant, par un ordre secret, le conseil est assemblé. Métius, Valérius, le sage Catille, le prudent Brutus, plusieurs autres capitaines expérimentés, ont pris place auprès du monarque. La belle Hersilie y est appellée par sa naissance, le jeune Numa par ses exploits. Des licteurs veillent à la porte du pavillon royal, et en éloignent les indiscrets. Romulus quitte alors cette gaieté feinte qu'il avoit montrée aux soldats; et regardant ses braves chefs avec des yeux pleins d'inquiétude: Compagnons, leur dit-il, vos avis m'ont toujours été utiles, ils me sont aujourd'hui nécessaires. Nos ennemis, vainqueurs de

mes lâches alliés, sont trois fois plus nombreux que nous. Je peux leur résister sans doute à l'abri de mes retranchements; mais s'ils passent le fleuve, et qu'ils m'assiegent, avant huit jours nous manquons de vivres, et nous périssons sans combattre. Braves amis, que devons-nous faire? faut-il aller attaquer ces deux armées réunies, et éviter par la mort une capitulation honteuse? faut-il essayer une retraite qui doit encore avoir ses dangers?

Romulus se tait. Métius se leve: il propose d'envoyer à Rome demander du secours à Tatius, et d'attendre, derriere les retranchements, que ce collegue de Romulus soit venu le dégager. Brutus veut au contraire que l'on sorte du camp, qu'on aille présenter la bataille aux ennemis, et que l'on fasse tout dépendre de l'arbitre seul des combats. Hersilie s'oppose à

ce projet : Tant que mon pere ne peut combattre, dit-elle, gardez-vous d'espérer de vaincre : la victoire dépend du bras de Romulus ; ce bras ne peut encore nous la donner. Suivons l'avis de Métius ; restons dans notre camp, envoyons à Rome chercher de nouveaux guerriers. Mais, pour effrayer l'ennemi, pour l'empêcher de rien entreprendre, Numa et moi nous partirons au milieu de la nuit, nous pénétrerons dans le camp des Samnites ; et, tandis que, fatigués de leur marche, enivrés de leurs succès, ils se livrent au repos, nous remplirons leurs tentes de carnage. Voilà mon avis : que mon pere l'approuve, à l'instant même nous partons.

Numa l'écoute avec transport ; son œil enflammé suit tous les mouvements d'Hersilie ; son cœur palpite de joie de se voir choisi par elle : cette nuit, où ils doivent combattre en-

semble, lui paroît la plus belle époque de sa vie. Mais Romulus fait évanouir son espoir, en s'opposant au dessein de sa fille. Tous les autres capitaines proposent des moyens, ou impossibles, ou plus dangereux que le mal même. On les discute, le conseil se prolonge; et jusqu'alors on n'a fait qu'exposer tous les maux, sans trouver un seul remede.

Tout-à-coup le jeune Numa se sent inspiré par Minerve: il demande la permission de parler. Romulus la lui accorde, en jettant sur lui des yeux de complaisance. Grand roi, lui dit le héros, je crois qu'il est un moyen, je ne dis pas de sauver l'armée, mais de t'assurer la victoire. Les montagnes des Trébaniens sont derriere nous; ces montagnes inaccessibles ont des gorges où cent mille hommes peuvent être aisément défaits par quelques troupes maîtresses des hauteurs.

Qu'on me laisse partir cette nuit même avec la moitié des Sabins; demain, avant la fin du jour, je serai maître des montagnes. Vous, grand roi, pour la premiere fois vous fuirez devant l'ennemi. Que ce mot ne vous alarme pas, vous ne fuirez que pour vaincre. Les Marses et les Samnites vous poursuivront; vous les engagerez aisément dans les gorges des Trébaniens. Alors vous les attendrez de pied ferme, vous les attaquerez à votre tour; tandis que mes Sabins et moi nous les accablerons de nos fleches, de nos javelots, et des rochers que nous roulerons sur eux.

Ainsi parle Numa. Romulus l'embrasse: Vaillant jeune homme, lui dit-il, je te devrai plus que la vie: tu auras sauvé ma gloire. Cours exécuter ton projet: prends avec toi tous les Sabins, excepté leur cavalerie, qui te seroit inutile, et dont j'aurai sur-

tout besoin dans le commencement de ma retraite. Une nuit d'avance doit te suffire : pars à l'instant même. Si tout réussit selon tes desseins, voilà quelle est ta récompense. En disant ces mots, il lui montre Hersilie.

Numa demeure interdit ; la surprise, la joie, tous les sentiments qui l'agitent, lui ôtent l'usage de la parole : ses yeux errent à la fois sur Romulus, sur Hersilie. Enfin il se précipite aux genoux du roi de Rome : Fils d'un dieu, s'écrie-t-il, tu viens de me rendre invincible. Que les Marses, que les Samnites, que tous les peuples de l'Italie, se réunissent contre moi ; je me sens l'espoir de les vaincre. Le nom, le seul nom d'Hersilie, me rend presque égal à toi-même ; l'honneur de devenir ton gendre m'éleve au rang des demi-dieux.

En prononçant ces paroles, ses yeux brillent d'amour et de courage;

il les tourne vers son amante : il lit dans les siens qu'elle confirme la promesse de Romulus; et, brûlant d'être en marche, il court faire armer les Sabins.

Aussitôt les légions latines, par l'ordre de Romulus, sortent de leurs tentes, et vont se former en bataille sur le bord du fleuve, pour dérober aux ennemis le départ du brave Numa. Les Marses, qui se croient attaqués, accourent à l'autre bord : on se lance des fleches au hasard. Les Romains occupent ainsi leurs ennemis, tandis que Numa s'échappe par les derrieres du camp.

Il marche, il traverse les épaisses forêts qui s'étendent vers Sora; il évite, par un circuit, les dangereux marais d'Aratrie; et, dirigeant sa course vers Assile, au point du jour il découvre les hautes montagnes des Trébaniens. Avant de s'y engager, le pru-

dent Numa se fait précéder par quelques soldats armés à la légere, et laisse derriere lui des guides qui doivent conduire Romulus. Bientôt il pénetre dans les montagnes, il s'avance par des sentiers escarpés. Ses guerriers, fatigués d'une marche précipitée, ont peine à gravir sur les rocs : mais Numa les encourage et les soutient; Numa, toujours à leur tête, saisit d'une main les arbres qui peuvent l'aider à monter, de l'autre il fait signe aux soldats de le suivre. S'il rencontre un torrent, il le franchit le premier, et n'ordonne de le passer que lorsqu'il est à l'autre bord : si un rocher ferme sa route, il enfonce dans les fentes de la pierre son épée ou son javelot, pose le pied sur ce foible appui, s'élance sur des précipices; et, parvenu seul à la cime, il appelle ses compagnons. L'image d'Hersilie marche devant lui, et rend tous les che-

mins faciles ; Numa précede son armée, son exemple fait tout surmonter.

Enfin il arrive au sommet des montagnes ; il est étonné d'y trouver des champs cultivés, des terres labourées, des pâturages remplis de troupeaux. On lui amene quelques bergers que Numa rassure par ces paroles : Je ne viens point vous opprimer ; ne tremblez ni pour vous ni pour vos biens : conduisez-nous seulement à votre principale habitation ; faites-nous fournir des vivres dont vous recevrez le prix, et laissez-nous occuper pour trois jours les défilés de vos montagnes. A ces mots, les bergers, sans crainte, servent de guides aux Sabins, et les conduisent à leur village.

Quelle est la surprise, quelle est la joie de Numa, en reconnoissant dans les habitants ces mêmes Rhéates

qu'il avoit délivrés! Le vieillard qui lui avoit parlé le jour du sacrifice s'avance; et l'envisageant: O jour heureux! s'écrie-t-il: mes amis, mes enfants, voilà notre libérateur, voilà ce héros si sensible qui nous rendit la liberté; voilà Numa!... A ce nom, un cri général interrompt le vieillard; tous les Rhéates à genoux se pressent autour de Numa. Quoi! c'est vous, lui disoit l'un, qui m'avez rendu ma mere! Je vous dois mon époux! disoit l'autre. Sans vous, s'écrioit un enfant, sans vous je serois orphelin! Fils des dieux, car les bienfaiteurs des hommes sont les vrais fils des immortels, que de graces nous leur devons, puisqu'ils nous donnent la joie de vous revoir, de baiser ces mains qui ont brisé nos chaînes, de contempler un héros qui sait pardonner! Ah! disposez de nous, de nos biens, de nos vies; tout est à vous ici: vous êtes

notre roi, notre pere ; vous êtes plus encore, puisque vous fûtes notre libérateur.

Numa ne peut entendre ces paroles sans verser des larmes d'attendrissement : ses braves Sabins sont émus comme lui. Déja la douce amitié les unit à ce bon peuple : les soldats et les habitants se mêlent, s'embrassent, donnent et reçoivent tout ce que l'hospitalité, tout ce que l'amitié peut offrir. Les maisons, les chaumieres, se remplissent des guerriers de Numa ; les femmes, les époux, les enfants, sont empressés de les servir, de leur porter ce qu'ils possedent. Sabins, Rhéates, ce n'est plus qu'un peuple, ce n'est plus qu'une même famille. Tous aiment et respectent Numa : ce seul sentiment les a rendus freres.

Après avoir accordé quelques heures à ce spectacle si doux, le héros donne le signal pour rappeller ses guer-

riers ; et tous les habitants viennent se rendre au son des trompettes. Chacun s'est armé de ce qu'il a pu trouver : l'un porte une épée que la rouille ronge depuis long-temps ; l'autre, un bouclier couvert de poussiere ; celui-ci, un soc de charrue dont il a fait un javelot ; la plupart ont des massues qu'ils viennent d'arracher aux arbres. Nous voulons combattre pour vous, disent-ils au jeune Numa ; nous voulons être de votre armée : si le cœur suffit pour faire un soldat, vous n'en commanderez jamais de plus braves.

En parlant ainsi, ils se rangent d'eux-mêmes, en s'efforçant d'imiter les Sabins. Ils se serrent les uns contre les autres dans des rangs mal alignés, et cette phalange bruyante demande à marcher la premiere au poste le plus périlleux.

Numa, le sensible Numa, veut

en vain réprimer leur zele ; en vain il refuse d'exposer des hommes qui n'ont de motif pour combattre, que l'amour qu'il leur a inspiré : cet amour est plus fort que l'autorité de Numa ; malgré ses ordres, malgré ses prieres, le fils de Pompilius est forcé de voir doubler son armée. Alors il leur explique ses projets ; il leur confie qu'il veut se rendre maître des hauteurs et des postes d'où il pourra écraser l'ennemi.

Les Rhéates aussitôt guident eux-mêmes les Sabins dans les défilés, dans les passages les plus dangereux : ils leur marquent les places qu'ils doivent occuper, s'y établissent avec eux, coupent des arbres, roulent des rochers, pour en accabler les Marses ; et, mêlés avec les soldats de leur bienfaiteur, décidés à partager tous leurs périls, ils attendent impatiemment l'armée des Romains.

Romulus arriva bientôt. Par une retraite savante, il étoit sorti de son camp, attirant et repoussant toujours les Marses et les Samnites. Plus il approchoit des montagnes, plus l'habile Romulus affectoit de désordre dans sa marche. Son arriere-garde fuyoit par son ordre; et l'entrée des Romains dans les montagnes ressembloit à une déroute. Sophanor, Léo lui-même, sur-tout le chef des Samnites, s'y tromperent; cette armée d'alliés, composée de guerriers plus braves qu'habiles, s'engagea dans les défilés, croyant poursuivre des fugitifs.

Romulus, instruit par les envoyés de Numa, guida lui-même les ennemis dans les gorges les plus dangereuses. Alors il cessa de fuir; alors, à la tête d'une colonne terrible, il attend les Marses de pied ferme, et les appelle au combat. Léo, le brave Léo, s'élance sur les Romains; les Samni-

tes et les Marses se disputent à qui chargera les premiers, quand une grêle de rochers et de troncs d'arbres tombe du haut des montagnes, et vient écraser leurs bataillons. Les chefs, les soldats effrayés s'arrêtent, levent les yeux, et voient toutes les hauteurs garnies de lances. Cette vue les glace d'effroi; ils n'osent faire un pas contre Romulus; ils ne peuvent retourner en arriere, le prudent Numa leur a coupé le chemin. Enfermés de toutes parts dans un champ de bataille étroit, embarrassés de leur nombre, écrasés sous les rochers que les Rhéates et les Sabins roulent sans cesse des montagnes, les alliés, vaincus sans pouvoir combattre, jettent leurs armes et demandent à capituler.

Qui pourroit peindre la fureur de Léo? Telle une tigresse d'Hyrcanie tombée dans un piege qu'on a tendu près de son repaire, et qui se voit en-

lever ses petits sans qu'elle puisse les défendre, rugit, s'agite, brise dans ses dents les pierres qu'elle peut saisir, les broie avec fureur, et dévore de ses yeux brûlants l'ennemi qu'elle ne peut atteindre : de même Léo sent redoubler sa rage, en entendant les cris de son armée vaincue. Non, non, leur dit-il d'une voix terrible, tant que Léo vous commandera, n'espérez pas qu'il consente à une lâcheté. Marses et Samnites, avant de demander la vie à genoux, ayez le courage de me voir mourir. Il dit, et, s'élançant à travers les armes, à travers les rocs, malgré les pierres, malgré les troncs d'arbres qui roulent de la montagne, il entreprend seul de gravir jusqu'au sommet.

Les Rhéates et les Sabins se réunissent aussitôt dans l'endroit où il menace d'atteindre; là ils rassemblent un amas de rochers pour les précipi-

ter sur lui. Mais Numa court vers eux et s'y oppose ; il fait cesser ce déluge qui alloit accabler Léo : Amis, s'écrie-t-il, respectez son audace : j'ai opposé l'avantage du poste à l'avantage du nombre ; mais à la valeur d'un seul homme je n'oppose que ma valeur. Arrête-toi, Léo, je vais t'épargner la moitié du chemin.

Il dit, et descend d'un pas tranquille, repousse loin de lui les Sabins qui veulent l'accompagner, et rencontre son terrible adversaire sur une roche applanie, environnée de précipices, et qui ne leur laissoit que la place de s'immoler. Là ils s'arrêtent tous deux, se regardent sans se parler : ce silence mutuel semble être causé par leur admiration réciproque. Les deux armées cessent tout combat : l'œil fixé sur Léo, sur Numa, chaque soldat s'oublie lui-même pour ne s'occuper que d'eux seuls ; et le hasard,

qui place ces deux héros sur ce théâtre étroit et élevé, semble les donner en spectacle aux deux peuples dont ils vont faire le destin.

Léo fut le premier qui rompit le silence : Brave jeune homme, dit-il à Numa, j'estime le courage que tu fais paroître, je me décide avec peine à m'éprouver contre toi. Retourne, crois-moi, dans tes bataillons, et laisse-moi assouvir ma fureur sur des guerriers moins braves que toi.

Il n'en est point dans notre armée, lui répond Numa ; le dernier des Romains m'égale : et tu vas connoître bientôt si je dois faire naître ta pitié. Il dit ; et, ne pouvant lancer son javelot à cause du peu d'espace, il le saisit à deux mains et le pousse de toute sa force dans la poitrine de Léo. Le coup fut terrible ; mais la pointe d'acier rencontra la peau de lion à l'endroit où les griffes croisées formoient

une triple cuirasse. Ce rempart impénétrable émousse le fer de Numa, et la violence du coup brise le javelot dans ses mains.

Léo chancele ; sa colere augmente. Il leve sa redoutable massue, la fait tourner sur sa tête, et en décharge un coup terrible sur le bouclier de Numa. Le bouclier vole en mille pieces : Numa tombe un genou à terre, et se releve aussitôt. Il a tiré son épée, l'épée de Pompilius ; il n'a plus qu'elle pour défense. Léo veut l'atteindre d'un second coup ; mais le léger Numa l'évite. Tous deux, les yeux fixés sur leur arme, attentifs à leurs mouvements, tournant autour l'un de l'autre, forcés de ne pas sortir d'un terrain bordé de précipices, ils s'alongent, ils se replient, se portent cent coups inutiles, évitent cent atteintes mortelles : semblables à deux serpents d'eau, jettés dans un étroit bassin,

se liant et se déliant sans cesse sans pouvoir se piquer de leur dard.

Enfin Léo, indigné d'une si longue résistance, prend sa massue à deux mains, et s'élançant sur son ennemi, il tient la mort sur sa tête. Numa ne peut plus l'éviter : il se couvre avec son épée, foible secours qui n'auroit pas sauvé sa vie, si Cérès n'eût veillé sur lui. Cérès, du haut de l'olympe, considéroit cet affreux combat. Elle voit la massue levée, tremble, vole, et arrive avant que Numa soit atteint. Son invisible bras détourne le coup; et Léo, entraîné par l'effort et par le poids de la massue, le grand Léo tombe comme un pin de cent ans déraciné par le tonnerre. Numa se précipite sur lui; d'une main il le saisit à la gorge, de l'autre il pose sur son cœur la pointe de son épée : Ta vie est à moi, lui dit-il; mais je ne puis donner la mort à un si vaillant

guerrier. Viens signer la paix : j'aime mieux être ton ami que ton vainqueur.

En disant ces mots, Numa se leve, et remet son glaive dans le fourreau. Léo, à peine debout, embrasse son généreux ennemi. Tous deux, se tenant par la main, descendent vers les bataillons marses, occupés déja de nommer des vieillards pour aller traiter avec Romulus.

Numa, suivi de Léo, les conduit lui-même au roi de Rome : Numa sollicite en faveur des Marses. Romulus accorde la paix. Vous remettrez en liberté, dit-il, mon allié le roi de Campanie ; vous lui rendrez ses trésors et ses captifs. Quant aux terres des Auronces, que ce monarque vous redemandoit, elles seroient toujours dans ses mains ou dans les vôtres un sujet éternel de discorde ; elles resteront en mon pouvoir. Pour vous dédommager de ce

sacrifice, le roi de Capoue vous laissera la ville d'Auxence; et son fils Capis demeurera chez vous en ôtage jusqu'à l'exécution du traité.

Les Marses, plus favorisés par cette paix que le roi de Campanie, l'acceptent sans balancer; et Romulus, qui devient maître d'un nouveau pays, compte pour rien les intérêts d'un allié qu'il méprise. Mais il veut récompenser Numa : Vaillant jeune homme, lui dit-il, tu triompheras à ma place; tu entreras dans Rome sur mon char, à la tête de mon armée : Léo marchera devant toi; et tu recevras la main de ma fille à l'autel de Jupiter.

Grand roi, lui répond Numa, c'est à vous seul que le triomphe est dû; la main d'Hersilie suffit à ma gloire. Quant au brave Léo, je ne suis point son vainqueur. Romains, ce n'est pas sous moi qu'il a succombé; Cérès a quitté l'olympe pour me donner la

victoire. Retournez vers votre peuple, Léo ; vous êtes libre et invincible, car vous n'avez cédé qu'aux immortels.

Il dit : les Romains et les Marses croient entendre parler un dieu. Léo se précipite dans ses bras, le serre contre son sein, en pleurant d'admiration. Il veut désavouer Numa, il veut avoir été vaincu. Mais Numa rend compte aux deux armées du secours qu'il a reçu de Cérès : il remercie hautement la déesse de lui avoir sauvé la vie, et se couvre d'une gloire immortelle en refusant celle qu'il ne méritoit pas.

Cependant la paix est signée. Le roi de Campanie est libre ; Romulus a livré Capis ; déja des troupes sont parties pour s'emparer du pays des Auronces. Numa et Léo ne se quittent point sans se jurer une éternelle amitié. Avant de se séparer, ces deux héros se font des présents. Numa fait accepter à son

ami le superbe coursier de Thrace que Tatius lui a donné. Léo présente à Numa un casque forgé par Vulcain, qu'il tient du chef des Samnites : Garde-le toujours, lui dit-il, et garde-moi sur-tout ton amitié; je te donne ma foi de te consacrer ma vie, aussitôt que j'en pourrai disposer. Tels furent les adieux de ces deux héros.

Romulus, qui se dispose à reprendre le chemin de Rome, fait monter Hersilie et Numa sur le même char, et veut qu'ils marchent tous deux à la tête de son armée. Numa, au comble de ses vœux, ne peut contenir ses transports : il est auprès de celle qu'il aime ; il est sûr de la posséder. Cette idée lui ôte à la fois et la parole et la raison. Numa, couvert de gloire, Numa, le favori de Romulus, le sauveur de l'armée, tremble encore auprès d'Hersilie. Il la regarde et n'ose lui parler ; c'est en vain qu'il l'a obtenue, il ne peut croire qu'il l'a méritée.

L'armée romaine avoit déja repassé le Liris, quand un courier couvert de poussiere demande à grands cris Numa, et se présente à lui avec un visage baigné de larmes. Numa inquiet l'interroge, et craint quelque funeste événement pour Tatius. Je ne viens point de Rome, lui dit l'envoyé, je viens de la forêt sacrée, et du temple de Cérès. Le vénérable Tullus n'a pu soutenir votre absence ; il n'a pu sur-tout soutenir votre oubli : il touche aux portes du trépas, et vous demande la grace de vous voir encore avant de mourir.

A cette parole, Numa jette un cri, s'élance du char ; et, sans se donner le temps, ni de dire adieu à Hersilie, ni de parler à Romulus, il prend un coursier de sa suite, et vole vers la Sabinie.

FIN DU LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE SIXIEME.

Joie de Tullus en revoyant Numa. Soins tendres et pieux que lui rend le héros. Sages conseils du pontife. Mort de Tullus. Douleur et regrets de Numa. Il veut retourner auprès d'Hersilie. Il passe dans un pays dévasté par cette princesse, et revient à Rome, saisi d'horreur. Discours de Romulus à son peuple. Réponse de Tatius. L'hymen d'Hersilie et de Numa s'apprête. Tatius est assassiné. Numa le secourt, et lui jure d'épouser sa fille.





Ne refuse pas ma priere .

LIVRE SIXIEME.

NUMA pressoit les flancs de son coursier, et suivoit en pleurant le cours de l'Anio : il fuyoit une maîtresse adorée au moment de devenir son époux ; il renonçoit aux honneurs du triomphe. Mais ce n'étoient point ces sacrifices qui faisoient couler ses larmes ; c'étoit le danger de Tullus, c'étoit le repentir d'avoir presque oublié ce vieillard, pour ne songer qu'à l'amour. Il redoutoit les reproches qu'il alloit en recevoir ; il craignoit davantage de ne plus le trouver vivant. Hélas ! se disoit-il à lui-même, si je ne l'avois pas quitté, j'aurois peut-être prolongé ses jours, j'aurois du moins soulagé ses maux : c'étoit à moi de rendre à sa vieillesse les soins qu'il avoit donnés à mon enfance. Je suis un ingrat : ce reproche empoisonnera ma

vie; la gloire ne pourra pas m'en consoler. Ah! qu'importent les louanges du monde entier, quand notre cœur nous fait un reproche!

Ainsi parloit Numa; il a déja traversé les campagnes de Carséoles. Sans perdre un moment, il laisse derriere lui l'aimable Tibur, la cascade de l'Anio, la forêt d'Érétum, et il commence à découvrir le bois sacré et le faîte du temple. O combien cette vue lui fait naître de sentiments tristes et doux! Combien son ame est émue en revoyant les lieux de sa naissance! Mais un intérêt plus puissant l'entraîne; il court, il arrive à la maison du pontife, le cherche, le demande, le découvre enfin sur son lit de douleurs, entouré de prêtres et de pauvres.

A cette vue, Numa jette un cri, se précipite, tombe à genoux, saisit la main de Tullus, la couvre de bai-

sers et de larmes. Le vieillard, dont les foibles paupieres étoient baissées, les releve, et apperçoit Numa... Aussitôt un rayon céleste semble descendre sur son front; ses yeux s'animent, son visage se colore : O mon fils, s'écrie-t-il, mon cher fils, je te revois! les dieux ont exaucé ma priere! Viens te jetter dans mes bras : viens, hâte-toi; je crains de mourir de joie avant de t'avoir embrassé. En disant ces mots, il se souleve avec peine, et tend à Numa ses mains tremblantes. Il le saisit, il le presse contre sa poitrine, il ne peut plus ni lui parler ni le détacher de son sein. Le jeune homme, qui baigne de pleurs la longue barbe blanche de son pere, ne lui répond que par des sanglots.

La secousse qu'éprouve Tullus épuise ses foibles organes. Il retombe sans mouvement, presque sans vie, mais tenant toujours la main de Nu-

ma. On s'empresse autour du vieillard; la voix de son fils le ranime; il ouvre les yeux. A peine a-t-il retrouvé l'usage de la parole, qu'il ordonne qu'on le laisse seul avec son fils. Alors l'embrassant de nouveau : Tu m'es donc rendu! lui dit-il. Ah! que les dieux à présent disposent de mes jours; que la cruelle parque en coupe la trame : je t'ai revu, je meurs content. Si j'avois plus de moments à jouir de ta présence, je pourrois te faire quelques reproches; mais le peu d'heures qui me restent ne suffiront pas pour ma tendresse. Ne parlons que d'elle et de toi. Raconte-moi, mon fils, raconte moi ce que tu as fait : le bonheur t'a suivi sans doute; car tu n'as pas eu le besoin de me confier tes peines. Apprends-moi tous tes succès : ce récit retiendra mon ame fugitive; ou du moins ma mort sera plus douce, si les derniers mots

qui frappent mon oreille sont l'assurance que je te laisse heureux.

Ah! mon pere, lui répond Numa, il n'est plus de bonheur pour moi, si les dieux ne prolongent pas votre vie, s'ils ne l'accordent pas à mes larmes, au repentir, à la douleur où je suis d'avoir pu vous abandonner, d'avoir pu oublier mon pere, et...

Tu me parles toujours de moi, interrompt le vieillard, tandis que toi seul m'intéresses. Tu ne m'as point oublié, puisque tu m'aimes, puisque tu m'aimas toujours. Je suis content de ton cœur; ne sois pas plus difficile que ton ancien maître. Parle-moi de mon fils : voilà le plus pressant besoin de mon ame. Si tu as commis quelques fautes, ne crains pas de me les révéler : tu connois ton pere, ce n'est pas au moment de te quitter que tu le trouveras plus rigide.

En disant ces mots il tend la main

à Numa; malgré les douleurs aiguës qu'il éprouve, il le regarde avec un tendre sourire. La rougeur du jeune héros se dissipe peu-à-peu, ses traits reprennent leur sérénité, ses yeux noyés de larmes se tournent vers le vieillard avec douceur et avec confiance : ainsi la rose vermeille, dont un orage a courbé la tige, releve doucement sa tête humide aux premiers rayons du soleil.

Alors Numa raconte son arrivée dans Rome, l'accueil qu'il reçut du bon roi, l'amour brûlant qui le consume, et tout ce que cet amour lui fit entreprendre. La simple vérité préside à son récit : Numa se reconnoît coupable de n'avoir pas suivi les conseils du pontife, et d'avoir quitté Tatius; il ne cherche pas à déguiser ses fautes, il oublie plutôt ses exploits.

Tullus l'écoute, et ne sent plus ses maux : sa tendresse suspend ses dou-

leurs. Mais il leve les yeux vers le ciel, en apprenant qu'Hersilie enflamme le cœur de Numa : Cruel Amour! s'écrie-t-il, je reconnois bien là tes coups! tu fais brûler ce vertueux jeune homme pour la fille de ce roi impie qui nous força, par la plus cruelle injure, de devenir ses alliés; qui se servit du nom des dieux pour nous attirer dans le piege, pour plonger la Sabinie dans l'opprobre et dans le deuil! O mon cher fils, de quels périls je te vois environné! tu te crois au comble du bonheur, parceque Romulus t'a promis sa fille: et moi je pleure sur les maux affreux que va causer cet hyménée. A peine seras-tu le gendre de Romulus, que tu perdras l'amour des Sabins: tu seras suspect à Tatius même; tu deviendras peut-être son ennemi. Car ne te flatte pas de voir durer toujours l'intelligence qui subsiste entre les

deux rois ; la haine vit au fond de leurs cœurs : la moindre étincelle fera éclater l'incendie ; alors tu seras forcé de choisir entre le pere de ton épouse, et le parent, l'ami de ton pere ; entre ton roi légitime, le plus juste, le plus vertueux des hommes, et un roi de brigands qui n'a jamais connu de droit que la force, de vertu que la valeur, dont le premier exploit fut d'égorger son frere, et qui scella son alliance avec les Sabins par le sang de Pompilius..... Tu frémis ! Voilà pourtant quel est celui que tu dois appeller ton pere. Dieux immortels, détournez mes funestes présages, ou arrachez de ce cœur innocent le trait empoisonné qui doit détruire en lui la vertu, la piété, l'amour sacré de la patrie !

Ainsi parloit le vieillard. Numa, les yeux baissés, n'osoit répondre ; le seul nom de Pompilius l'avoit inter-

dit. Tullus a pitié de sa douleur, il craint de trop l'affliger par ses réflexions séveres; et, rompant ce pénible entretien, il remet à un autre instant les vérités qu'il veut encore lui dire. Ainsi le disciple d'Esculape divise le remede salutaire, mais violent, qui doit guérir son foible malade.

Dès ce moment, Numa se charge lui seul de tous les soins qu'on rend au pontife. Le jour, la nuit, toujours à ses côtés, toujours occupé de l'espoir de le sauver, ou de la crainte de le perdre, il veille sur tous ses instants, il souffre de tous ses maux : la tendre mere qui garde son fils au lit de mort n'a pas plus de zele, plus d'attention, plus de patience, que Numa. Si Tullus prend un breuvage, c'est de la main de son fils; si Tullus dit une parole, c'est toujours son fils qui répond. Il le plaint et l'encourage, dévore ses pleurs pour lui sou-

riré, affecte sans cesse une joie, une espérance, qu'il n'a pas. Il remplit à la fois près de lui l'office d'ami, de fils, d'esclave, il suffit seul pour tous ces devoirs; et le vainqueur de Léo n'a pas trouvé dans sa victoire un plaisir si doux, si touchant pour son ame, qu'il en éprouve à servir son bienfaiteur.

Mais en peu de jours le mal augmente; la derniere heure de Tullus approche. Ce moment n'a rien qui l'effraie: le vénérable pontife a toujours vécu pour mourir. A chaque moment de sa vie, il a toujours été prêt à paroître devant le redoutable juge; tous ses jours se sont ressemblés, l'instant qui va finir ses maux va commencer sa récompense.

Il n'est occupé que de Numa; il fait éloigner tous les témoins, prend sa main qu'il serre dans la sienne, et lui dit ces paroles: Mon fils, je vais

mourir. Les soins que tu m'as rendus ont fait plus que t'acquitter avec moi: c'est Tullus qui te doit de la reconnoissance; il est doux pour lui d'emporter au tombeau ce sentiment. Mais dans une heure je n'aurai plus besoin de Numa; et Numa aura peut-être bientôt besoin de Tullus. O mon fils, que cette idée me rend la mort douloureuse! Ton amour pour Hersilie remplit mes derniers moments d'amertume et d'effroi. Ton cœur s'est abusé, n'en doute point: pressé du besoin d'aimer, il s'est enflammé pour le premier objet qui l'a séduit; et d'un court moment d'ivresse il a fait une longue erreur.

Numa, il est deux amours, nés pour le bonheur et pour le malheur du monde. L'un, le plus commun, le plus brûlant peut-être, est celui qui te consume. Son empire est fondé sur les sens; il naît par eux, et vit par

eux : il n'habite pas notre cœur ; il coule dans nos veines ; il n'éleve pas notre ame, il la subjugue ; il n'a pas besoin d'estimer, il ne desire que de jouir. Cet amour méprisable n'a rien de commun avec notre ame : juge si la félicité peut venir de lui. Non, mon fils, les dieux ne lui ont donné de pouvoir sur les hommes, que pour humilier leur orgueil.

L'autre amour, présent céleste, naît de l'estime, et vit par elle. Il est moins passion que vertu ; il n'a point de transports fougueux, il ne connoît que les sentiments tendres. Celui-là réside dans l'ame ; il l'échauffe sans la consumer, l'éclaire et ne la brûle pas : il lui fournit la seule nourriture qui lui soit propre, le desir d'atteindre à toutes les perfections. Ses plaisirs sont toujours purs ; ses peines mêmes ont des charmes. Au milieu des plus grandes souffrances, il jouit

d'une douce paix; c'est cette paix qui seule rend heureux. Tu l'éprouveras, mon fils; tu sentiras que les honneurs, les richesses, la volupté, la gloire même, ne remplacent point cette paix que donne la seule innocence; la vieillesse, qui détruit tout, semble en augmenter la douceur.

C'est à toi, mon fils, de me dire auquel de ces deux amours ressemble celui que tu sens. O Numa, crois un pere qui t'aime, qui ne regrette de la vie que le plaisir de veiller sur ton bonheur. Tu ne le trouveras jamais ce bonheur, tant que tu ne pourras pas commander à toi-même, tant que tu n'auras pas sur tes passions un empire souverain. Garde-toi sur-tout de penser que cet empire soit impossible à notre foiblesse. Descends dans toi-même, mon fils, tu trouveras toujours une vertu toute prête à combattre le vice qui veut te séduire. Si

la beauté enflamme tes sens, la sagesse est là pour te défendre; si de trop grands travaux te lassent, le courage vient te soutenir; si l'injustice te révolte, l'amour de l'ordre te rend soumis; et si le malheur t'accable, la patience vient à ton secours. Ainsi, dans toutes les situations de ton ame, le ciel t'a muni d'un consolateur ou d'un soutien. Profite donc des bienfaits du créateur, et cesse de te croire foible, pour te réserver le droit de tomber.

Mais je sens que la mort s'approche, et que ma voix va s'éteindre. O mon cher fils, je t'en conjure, étouffe un fatal amour qui doit te rendre à jamais malheureux. Je n'ai plus qu'un mot à te dire : tu conviens toi-même que cette passion, à peine naissante, te fit oublier Tullus; qui peut te répondre qu'elle ne te fera pas oublier la vertu? J'ai vu que tu m'aimois autant qu'elle!

Telles furent les dernieres paroles de Tullus. Il expira bientôt dans les bras de Numa, en lui parlant encore de sa tendresse, en lui adressant son dernier soupir.

Quelque prévue que fût cette mort, elle pensa coûter la vie au fils de Pompilius. Il fallut l'arracher de dessus le corps du pontife ; il fallut veiller sur son désespoir. Épuisé par les veilles, par la douleur, noyé dans les larmes, se refusant toute nourriture, Numa voulut porter lui-même sur le bûcher le corps de son bienfaiteur. On le vit s'avancer à la tête des prêtres et de tous les habitants de la Sabinie, pâle, hâve, baigné de pleurs, chargé de ce fardeau si cher. Il le pose sur le bûcher, il le regarde long-temps d'un œil fixe, l'embrasse mille fois, et ne peut se résoudre à s'en éloigner.

O mon pere ! s'écrioit-il avec des sanglots, je ne vous reverrai donc

plus! je ne vous reverrai jamais! Cette bouche ne m'assurera plus de votre amour! ces yeux ne se rouvriront plus pour me regarder avec tendresse! O dieux, qui m'aviez déja privé des auteurs de mes jours, pourquoi me faire éprouver deux fois cet affreux malheur? Oui, c'est aujourd'hui que je perds encore et Pompilius, et ma mere, et mon maître, et mon bienfaiteur: tous les biens que le ciel donne à l'homme pour le soutenir, pour le consoler, tous me sont ravis dans Tullus. La terre est vuide pour moi: je n'y retrouverai plus Tullus! Venez, venez vous joindre à moi, vous, pauvres, vous, infortunés, qui restez aussi orphelins; notre malheur nous rend freres: venez, venez baiser encore ces restes froids et inanimés du bon pere que nous avons perdu.

A ces mots, tous les pauvres s'a

vancent, tous les Sabins jettent des cris. On ne peut plus distinguer de paroles, on n'entend que des sons inarticulés, de profonds gémissements. Ils redoublerent dès que l'on vit la flamme s'élever en ondoyant. Numa, par un mouvement involontaire, s'élance pour reprendre le corps; mais on l'arrête, et le feu a bientôt consumé la dépouille mortelle du plus juste des hommes. Alors un profond silence succede aux cris douloureux. Les Sabins, les prêtres, Numa lui-même, regardent d'un œil morne cet amas de cendres, seul reste de celui qu'ils pleurent: tous considerent avec une douleur muette la poussiere de l'homme de bien.

Cependant on éteint avec du vin les restes du bûcher, on recueille la cendre de Tullus, on la dépose dans une urne; Numa la porte dans le même caveau, sur la même tombe, où

repose l'urne de sa mere. Soyez unies, dit-il, cendres que j'adore; soyez-le après le trépas, comme les ames qui vous animoient l'étoient pendant votre vie. Puissent ces ames pures et heureuses se féliciter dans l'élysée, sinon des vertus de leur fils, du moins de sa tendresse et de sa piété! Alors il coupe sa longue chevelure blonde, et la consacre aux mânes de Tullus. Il immole dix brebis noires à l'Érebe; ce sacrifice finit des funérailles si touchantes.

Après avoir rempli ces tristes devoirs, Numa se met en marche pour rejoindre l'armée, méditant les conseils de Tullus. Mais c'est en vain qu'il s'avoue à lui-même la vérité de ses avis, les dangers dont il va s'entourer, la douleur qu'il va causer à Tatius et à son peuple; c'est en vain qu'il éprouve une secrete horreur, en songeant qu'il sera le gendre de celui

qui causa la mort de ses parents : l'image d'Hersilie, la crainte de la voir passer entre les bras d'un rival, tous les transports de l'amour, tous les tourments de la jalousie, se réunissent pour l'emporter sur sa piété, sur sa raison. Numa gémit de désobéir aux derniers préceptes du pontife ; il conjure, en pleurant, ses mânes de lui pardonner tant de foiblesse : car, depuis la mort de Tullus, Numa crut toujours que son ombre étoit le témoin assidu de toutes ses actions, de ses plus secretes pensées ; et cette crainte salutaire lui valut de nouvelles vertus.

Numa espéroit retrouver l'armée sur les frontieres des Herniques : mais il apprit à Trébie, que Romulus, avec la moitié de ses troupes, étoit allé surprendre Préneste ; tandis qu'Hersilie, avec l'autre moitié, marchoit contre le roi des Herniques.

Le refus qu'avoit fait ce prince de laisser passer les Romains, quand ils alloient attaquer les Marses, avoit semblé un outrage à l'implacable Romulus : il avoit prescrit à sa fille d'en prendre une affreuse vengeance. La cruelle princesse ne lui avoit que trop obéi.

Numa, qui croit voir des dangers dans l'expédition d'Hersilie, brûle d'être auprès de son amante; il marche le jour et la nuit pour la rejoindre plutôt. Quelle est sa surprise, quelle est sa douleur, en mettant le pied sur les terres des Herniques! Hersilie a marqué son passage par la ruine et la désolation. Ses foibles ennemis ont fui devant elle; Hersilie les a poursuivis le fer et la flamme à la main. Les épis couchés sur la terre ont été broyés par les pieds des chevaux; les arbres sont coupés à hauteur d'homme, leurs branches dis-

persées attestent par quelques fruits leur ancienne fertilité : les villages réduits en cendres fument encore de l'incendie. Le glaive a immolé tous les habitants qu'on a pu atteindre : le cadavre du laboureur est auprès de sa charrue brisée : la mere dépouillée et meurtrie tient son enfant mort sur son sein : l'époux et l'épouse égorgés sont étendus l'un auprès de l'autre ; leurs bras sanglants et roidis sont restés entrelacés : de longs ruisseaux de sang vont se perdre dans des monceaux de cendres ; et des vautours affamés, seuls êtres vivants dans ces demeures désolées, se disputent à grands cris les affreux présents d'Hersilie.

O dieux immortels ! s'écrie Numa ; et voilà celle dont je serois l'époux ! et voilà la pompe de mon hyménée ! Hersilie ! est-il possible que vous ayez commis ces horreurs ! Ro-

mulus les avoit prescrites : mais étoit-ce à sa fille de s'en charger! Ah! quel que soit le respect que l'on doive à son pere, à son monarque, on en doit davantage à soi-même, à l'humanité; et quand un roi ordonne le crime, on meurt plutôt que d'obéir. Et moi, qui venois la défendre, moi, qui volois pour la secourir, je ne marche que sur ses victimes! je foule une terre humide du sang qu'elle a répandu! Exécrable droit de la guerre, voilà donc ce que tu permets! voilà ce qu'ont produit mes exploits, et les suites de cette gloire pour laquelle j'ai tout quitté! Oui, j'ai oublié Tullus, j'ai abandonné Tatius, pour devenir le compagnon des tigres qui ont versé tant de sang: j'ai égalé leur fureur dans les combats; et je me suis cru un héros! O Tullus, pardonnemoi cette affreuse erreur : je la rejette à jamais de mon ame. Le vrai héros

est celui qui défend sa patrie attaquée : mais le roi, mais le guerrier qui répand une seule goutte de sang qu'il auroit pu épargner, n'est plus qu'une bête féroce, que les hommes louent, parcequ'ils ne peuvent l'enchaîner.

Numa s'éloigne alors de cette scene de carnage ; il renonce à suivre les traces d'Hersilie, de peur d'avoir encore à rougir de son amante. Il revient sur ses pas, sort du pays des Herniques ; et, le cœur flétri, humilié d'être un guerrier, il prend le chemin de Rome.

Déja toute l'armée y étoit rentrée. Au moment de l'arrivée de Numa, Romulus remercioit les dieux au capitole de tout le mal qu'il avoit fait aux hommes, et s'efforçoit, pour ennoblir ses cruautés, d'y associer les immortels.

Numa se rend au capitole, où Ta-

tius, sa fille, et les Sabins, assistoient au sacrifice. Il monte. Du plus loin que le bon roi l'apperçoit, il court aussi vîte que son âge le lui permet, et presse dans ses bras le fils de Pompilius. Le vieillard pleure de joie de le revoir: il pleure bientôt de tristesse, en apprenant la mort de Tullus. O malheur de la vieillesse! s'écrie-t-il, on survit donc à tout ce qu'on aime! Numa, je n'ai plus que ma fille et toi; je vais réunir sur vous deux tous les sentiments de mon ame: j'ai du moins l'heureuse espérance de finir mes jours avant vous.

En disant ces mots, il prend la main de sa fille, la joint à celle de Numa, et les serre contre son cœur. Tatia rougit; elle sent trembler sa main en touchant celle de Numa; elle baisse les yeux vers la terre, et n'ose regarder le héros.

Mais le héros cherchoit Hersilie:

il la découvre auprès de Romulus. Cette vue rend à son amour toute sa force, toute sa violence, et détruit en un moment l'effet des conseils de Tullus. Numa se hâte de rendre au bon roi ses tendres caresses; et, se dégageant de ses bras, saluant froidement sa fille, il se presse de joindre Romulus.

Le roi de Rome l'embrasse; il le présente à son peuple, et commande le silence.

Romains, s'écrie-t-il, vous m'avez vu triompher; mais c'étoit à Numa de triompher à ma place : c'est à Numa que je dois ma victoire. Je lui donne pour récompense celle que tant de rois ont vainement demandée, celle qui dédaigna tant de héros, ma fille.

A cette parole, les Romains poussent des cris de joie : les Sabins gardent un morne silence; Tatius de-

meure immobile, comme un homme qui vient de voir tomber la foudre à ses pieds; Tatia pâlit, en se rapprochant de son pere. Hersilie la remarque, et fixe sur elle des yeux mécontents. Numa, couvert de rougeur, promene des regards inquiets sur Tatia, sur Hersilie, sur les Sabins, sur Tatius.

Romulus, sans être ému, continue: Demain cet auguste hyménée s'accomplira sur cet autel chargé des dépouilles de l'Italie : je le consacrerai par des jeux solemnels, qui dureront dix jours.

Au mot de jeux, les Sabins se regardent en fronçant le sourcil, Tatius leve les yeux au ciel, Numa baisse les siens vers la terre.

Romains, poursuit Romulus, après avoir acquitté les dettes de la reconnoissance, je m'occuperai de nouveau de vos intérêts. Je viens de

conquérir le pays des Auronces; mais cette augmentation de votre territoire vous doit être peu avantageuse, tant que vous en serez séparés par les Volsques. Il est un moyen de la rendre utile, c'est de soumettre les Volsques: dans dix jours je marche contre eux. Romains, vous êtes nés pour la guerre: vous ne pouvez vous agrandir, vous soutenir même, que par elle. La paix seroit pour vous le plus grand des fléaux: elle amolliroit vos courages, elle affoibliroit vos bras invincibles. Jugez de l'avantage que vous aurez toujours sur les autres nations, lorsque, ne quittant jamais les armes, vous perfectionnant sans cesse dans l'art difficile des héros, vous attaquerez un ennemi énervé par une longue paix: quand même, ce qui est impossible, son courage seroit égal au vôtre, il ne pourra vous opposer ni des forces ni une expérience égales

Avant que ces foibles adversaires se soient aguerris en combattant contre vous, avant qu'ils aient appris de vous l'art terrible dans lequel vous serez maîtres, ils seront défaits et soumis. Ainsi, attaquant tour-à-tour tous les peuples de l'Italie, les divisant pour mieux les vaincre, vous alliant avec les foibles, et les accablant après vous en être servis, vous parviendrez en peu de temps à la conquête du monde, promise à Rome par Jupiter. Toutes les voies sont permises pour accomplir les volontés des dieux ; et la victoire justifie tous les moyens qui l'ont procurée. Romains, ne songez qu'à la guerre ; qu'elle soit votre unique science, votre seule occupation. Laissez, laissez les autres peuples cultiver un sol ingrat qu'ils arrosent de leurs sueurs ; laissez-les s'occuper du soin d'acquérir des trésors par le commerce, par l'industrie,

par toutes ces viles inventions de la foiblesse : vous moissonnerez le blé qu'ils sement, vous dissiperez les richesses qu'ils amassent. Ils sont les enfants de la terre ; c'est à eux de la cultiver : vous êtes les fils du dieu Mars; votre seul métier c'est de vaincre. Romains, guerre éternelle avec tout ce qui refusera le joug. L'univers est votre héritage, tous ceux qui l'occupent sont des usurpateurs de vos biens : n'interrompez jamais la noble tâche de reprendre ce qui est à vous.

Ainsi parle Romulus : l'armée applaudit, le peuple murmure. On entend dans l'assemblée un bruit semblable au bourdonnement des abeilles, quand elles sortent du fond d'une ruche que l'on veut dépouiller de son miel.

Tatius se recueille un moment, regarde le peuple avec des yeux at-

tendris; et, debout sur le tribunal où il siégeoit vis-à-vis de Romulus, il leve son sceptre d'or, en demandant qu'on l'écoute. Son air vénérable, ses cheveux blancs, la bonté, la douceur, peintes dans ses yeux, impriment un saint respect. Romulus inquiet et surpris jette sur lui des regards farouches; ses sourcils noirs se rapprochent, la colere est déja sur son front. Tel, dans l'assemblée des dieux, le terrible Jupiter regarderoit Saturne s'opposant à ses décrets.

Roi, mon égal et mon collegue, lui dit le bon Tatius, il n'est pas un seul Romain qui admire plus que moi ta valeur, tes talents guerriers, et ton amour pour la gloire. Je jouis de tes triomphes autant que toi-même, et j'aime à me rappeller que, dans le long cours de ma vie, je n'ai pas vu de héros que je puisse te comparer. Mais ce beau titre de héros ne suffit pas

quand on est roi : il en est un plus doux, plus glorieux, c'est celui de pere. Regarde cette portion de tes sujets revêtus de cuirasses et armés de lances ; ce sont tes enfants sans doute, et tu les traites comme tels : mais regarde cette portion, dix fois plus nombreuse, couverte de misérables lambeaux, parcequ'au lieu de se vêtir ils ont payé ces cuirasses brillantes ; ce sont aussi tes enfants, et tu les traites en ennemis : tu leur enleves leur pain, leurs fils, leurs époux ; tes lauriers sont baignés de leurs larmes, chacune de tes victoires est achetée de leur substance et de leur sang. Romulus, il est temps de les laisser respirer ; il est temps que tu permettes de vivre à ceux dont les peres sont morts pour toi. Cesse donc de faire égorger des hommes, cesse sur-tout de dire que c'est pour accomplir les décrets des dieux. Les dieux ne peu-

vent vouloir que le bonheur des humains : leur premier don fut l'âge d'or; et quand l'olympe assemblé donna la victoire à Minerve, ce fut pour avoir produit l'olivier. Un seul de ces dieux, Saturne, a régné dans l'Italie : souviens-toi comment il régna ; imite-le, et ne calomnie plus les immortels, en disant qu'ils ordonnent le carnage.

Tu prétends que les Romains ne peuvent subsister que par la guerre. Montre-moi donc une seule nation qui subsiste par cet affreux moyen ; et dis-moi par où sont péris les peuples qui ont disparu de la face du monde. Est-ce par la guerre que la malheureuse Thebes a conservé sa grandeur ? elle vainquit cependant les sept rois de l'Argolide, et sa victoire causa sa ruine. Est-ce par la guerre que tes ancêtres les Troyens ont maintenu leur puissance en Asie ? La guerre est la maladie des états :

ceux qui en souffrent le plus souvent, finissent par succomber. Roi, mon collegue, je t'en conjure au nom de ce peuple qui a tant prodigué son sang pour toi, laisse à ce sang le temps de revenir dans ses veines épuisées. Personne ne nous attaque ; tes conquêtes sont assez grandes : occupons-nous de rendre heureux les peuples que ton bras a soumis. Hélas! malgré ma vigilance, je ne puis suffire à punir toutes les injustices, à soulager tous les infortunés : aide-moi dans ce noble emploi. Parcourons ensemble nos états, déja si grands par ta vaillance ; et quand nous aurons séché tous les pleurs, enrichi tous les indigents, quand enfin il n'y aura plus de malheureux dans notre empire, alors je te laisserai partir pour en reculer les frontieres.

Il dit : Romulus frémissoit ; tout le peuple poussoit des cris, l'armée

même étoit émue. Romulus se prépare à répondre ; mais l'on peut juger à son air que ce n'est pas pour accorder la paix. Tout-à-coup le peuple se presse, arrive en foule près de lui, et ne le laisse pas commencer son discours. Femmes, vieillards, enfants, tous sont à genoux, tous lui tendent les bras, en criant, La paix ! la paix ! Fils des dieux, donne-nous la paix ! Nous demandons grace ; prends nos biens si tu veux, mais accorde-nous la paix.

O mes enfants ! leur dit Tatius baigné de pleurs et hors de lui-même, vous l'aurez ; je vous la promets. Je l'ai demandée à Romulus au nom de la tendresse et de l'amitié, je l'exige à présent comme son collegue, comme son égal en pouvoir, en dignité. S'il me la refuse, Romains, j'irai, j'irai à votre tête me placer à la porte de Rome : là, nous l'attendrons avec

son armée, nous embrasserons la terre, et nous verrons si ces barbares oseront fouler aux pieds leur roi, leurs meres et leurs enfants.

A ces mots, toute l'armée jette un cri : Non, jamais ! non, jamais ! dit-elle. Chaque soldat jette ses armes, chaque soldat se mêle avec le peuple, tombe à genoux, embrasse sa mere ou son fils, et crie avec eux : La paix !

Le terrible Romulus, forcé de céder pour la premiere fois de sa vie, dissimule sa fureur, accorde une treve, d'un air farouche, et se retire précipitamment dans son palais. Il étoit toujours suivi de ses gardes, nommés Céleres, qu'il avoit créés pour être sans cesse près de lui.

A peine a-t-il quitté l'assemblée, qu'exhalant la colere qui surchargeoit son cœur, il éclate en imprécations contre Tatius, et laisse échapper dans son transport ces paroles indiscretes

qui causerent tant de malheurs: Jusques à quand ce vieillard importun mettra-t-il des entraves à ma gloire? Je n'ai donc pas un ami qui puisse m'en délivrer! Ces mots affreux ne furent que trop entendus par les Céleres.

Hersilie avoit suivi Romulus: Numa n'avoit pas osé suivre Hersilie. Appuyé contre une colonne, les yeux baissés, pensif, comparant en lui-même les vertus de Tatius avec les fureurs de celui qui alloit devenir son pere, il demeuroit enseveli dans une profonde rêverie. Tatius s'approche de lui: Gendre de Romulus, dit-il en lui tendant la main, veux-tu me faire aussi la guerre?

Ces paroles font couler les pleurs de Numa; il tombe aux genoux du bon roi: O mon pere! s'écrie-t-il, je n'ose vous envisager; pardonnez....

Je te pardonne tout, interrompit

le vieillard, si tu me promets de m'aimer toujours. Tu as disposé de toi, sans me le dire; tu as contracté une alliance peu agréable à nos Sabins; je doute que le vénérable Tullus te l'ait conseillée: mais enfin, si elle te rend heureux, nous devons tous l'approuver. Numa, je voulois être ton pere; c'est Romulus qui jouira de ce bonheur: je ne puis te cacher que je le lui envie. Ah! s'il n'en remplit pas bien les tendres fonctions, si son cœur ne sent pas assez le prix d'un nom qui m'eût été si doux, Numa, mon sein paternel te sera toujours ouvert; et Tatius te devra de la reconnoissance, si tu le choisis pour ton consolateur.

En disant ces mots, il s'éloigne, et laisse Numa interdit, plein de trouble, de remords et d'amour.

Numa dans cette agitation espere trouver du calme auprès d'Hersilie; il court au palais de Romulus: il voit

les apprêts de son hyménée. Cette vue le transporte de joie : mais cette joie n'est pas pure ; un sentiment de crainte la corrompt. Il parle à celle qu'il aime, il entend de sa bouche l'aveu qu'il en est aimé ; et le ravissement que cet aveu lui cause ne peut chasser de son cœur un secret effroi qui le glace. Il contemple Hersilie, il trouve dans ses yeux l'amour ; mais il ne peut y trouver la paix. Numa se tourmente, s'agite ; il se répete cent fois que le lendemain est le jour de son bonheur : une voix s'éleve au fond de son ame, et lui crie que le bonheur est loin de lui. Cette voix lui fait des reproches. Numa s'assure en vain qu'ils ne sont pas mérités ; son cœur désavoue toujours les raisons que son esprit lui donne.

Enfin, accablé de soucis, glacé de crainte, consumé d'amour, il porte ses pas vers le bois d'Égérie, où il trou-

va pour la premiere fois celle dont il va devenir l'époux. Il veut revoir ces lieux chers à son ame; il se rappelle le songe mystérieux qu'il a fait: il espere qu'en portant ses vœux au temple de Minerve, cette déesse lui rendra ce calme dont il sent qu'il a tant besoin.

Il marche: le jour étoit sur son déclin. A peine à l'entrée du bois, Numa entend des cris plaintifs: il croit reconnoître cette voix mourante; et, le glaive à la main, il vole à ces douloureux accents..... Quel spectacle frappe sa vue! Tatius mourant sous les poignards de quatre assassins. Numa jette un cri, et immole deux de ces scélérats; les autres épouvantés prennent la fuite. Mais Tatius est frappé; son sang coule en abondance: le malheureux vieillard n'a plus qu'un instant à vivre. Numa l'embrasse en poussant des cris: il visite ses bles-

sures, déchire ses habits, étanche le sang, soutient le bon roi, le souleve, et veut le porter jusqu'à Rome.

Arrête, arrête, mon fils, lui dit Tatius : tes soins me sont inutiles ; je sens que je vais expirer. Je remercie les dieux de rendre mon dernier soupir dans tes bras. Numa, je meurs des coups de Romulus. J'ai reconnu les meurtriers : ils sont du nombre des Céleres ; et, en me frappant, ils m'ont dit que c'étoient là les prémices de la paix que j'avois procurée aux Romains. Ton amour pour Hersilie, ton alliance avec mon assassin, te défendent de venger ma mort : mais j'attends de toi une grace plus chere. Il me reste une fille, Numa ; cette infortunée n'a plus de parent, n'a plus d'appui, que toi seul. La noblesse de sa race, ses droits au trône des Sabins, la rendront criminelle aux yeux de Romulus : si tu ne la défends, elle

périt. Jure-moi donc, ô mon cher fils, de veiller sur les jours de ma fille, d'être son protecteur, son soutien, de lui tenir lieu de frere. Hélas! j'avois espéré qu'elle t'appelleroit d'un autre nom : dès le premier instant où je te vis, j'avois formé le projet de te donner Tatia, de te placer sur mon trône, de vieillir entre vous deux sans autre dignité que celle de votre pere. Douce illusion, trop tôt détruite, et qui rendroit ma mort tranquille, si elle m'abusoit encore! Ah! du moins, ne refuse pas ma priere; prends pitié d'un vieillard mourant, qui fut ton parent, ton ami, l'ami de Tullus et de ton pere. Numa, j'embrasse tes genoux; sois le défenseur de ma fille; promets-moi de sauver ses jours, de veiller.....

Je vous jure, interrompt Numa fondant en larmes, et je prends les mânes de ma mere et celles de Tullus

pour garants de mon serment ; je vous jure d'exécuter votre volonté premiere, de devenir l'époux de Tatia, de vivre, de mourir pour elle, de partager tous ses périls, et de détester à jamais la famille de votre meurtrier.

J'en étois sûr ! lui répond Tatius avec un transport de joie. Embrasse-moi, vertueux jeune homme : je compte sur ta foi ; je meurs content.

Il dit, serre Numa, et expire. Numa s'évanouit sur son corps.

FIN DU TOME PREMIER.



